

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 779.—SAMEDI, 8 AVRIL 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

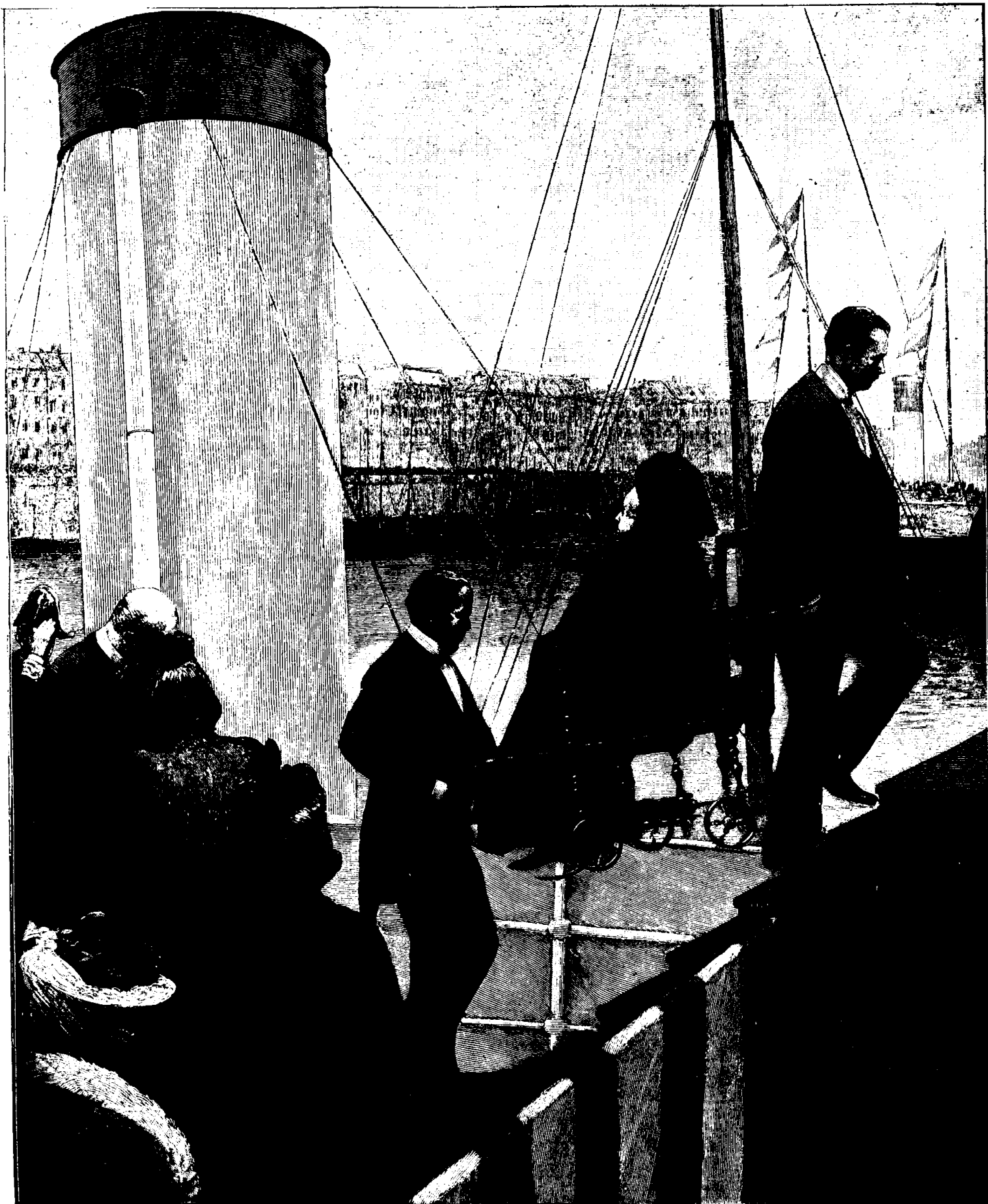
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



La reine quittant le "Calais-Douvre," à la gare maritime de Boulogne

LA REINE D'ANGLETERRE EN FRANCE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 AVRIL 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—Causerie par Mizreine.—Lamartine, par Paul Ivry.—La travailleuse, par Antonio Pelletier.—Feu le père Catulle.—Poésie : Pensées errantes, par Marguerite des Champs.—Poésie : Credo, par Paul Deroulède.—Chronique scientifique, par P. Colonnier.—Pourquoi, par Lucien Sconty.—Cartier et Champlain, P.-J.-O. Chauveau.—Edgar ou Gaetan, par Laurette de Valmont.—La reine Victoria en France.—Conférence sur le symbolisme.—Il est mort, par Gilberte.—Mgr Clari, nonce apostolique.—A quatre mille lieues, par Arthur Dourliac.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Masicotte.—Théâtres.—Primes du mois de mars.—Gravure-devinette.—Feuilletons : Méconnue : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—La reine Victoria en France : La reine quittant le Calais-Douve à la gare maritime de Boulogne.—L'Océanic comparé avec les édifices dans Broadway, au City Hall Park, New-York.—Portrait de Mgr Clari, nonce apostolique.—Portrait du R. P. Catulle.—Quelques types des armées de France et de Russie (double page).—Devinette

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le sympathique député de Wolfe à la Législature de Québec, M. J.-A. Chicoyne, notre éminent confrère du Pionnier de Sherbrooke, avait présenté un projet de loi sur la conciliation. Il a eu, pour ce projet si utile, l'appui de tous les journaux bien pensants et non imbus des préjugés de parti ou de race, et il a vu ce projet voté par les deux corps législatifs de la province pour entrer en vigueur soixante jours après sa promulgation, c'est-à-dire, le 10 mai prochain.

Le besoin de cette loi se faisait vivement sentir, et si quelque chose pouvait étonner, c'est qu'elle n'existât pas depuis longtemps. C'est un honneur pour M. Chicoyne que de l'avoir proposée.

Voici en quoi consiste cette loi :

On ne pourra plus, en matière purement personnelle et mobilière, et pour des réclamations n'excédant pas vingt-cinq dollars, s'amuser à aller jeter son argent à la tête des avocats ni des tribunaux de première instance, si l'on n'a pas, préalablement, appelé le défendeur devant quelque conciliateur, ou que les

parties en cause n'aient volontairement et de commun accord comparu devant lui.

Le choix des conciliateurs sera fait en partie par les conseils municipaux. Mais les prêtres, curés, vicaires, les ministres de toute dénomination religieuse, les notaires publics, les juges de paix, les maires, les secrétaires de municipalités, seront de droit conciliateurs chacun dans sa propre municipalité. Les juges de paix, les maires et les secrétaires de municipalités devront cependant agir comme conciliateurs lorsqu'ils en seront requis.

Par exemple, nous avouons ne pas trop comprendre une des clauses de cette loi (la quinzième) portant : " La présente loi ne recevra aucune application dans les cités et villes constituées en corporation par charte spéciale et dans les autres localités qui ne sont pas régies par le code municipal."

Sans doute, dans les cités et dans les villes constituées en corporation, il y a des Cours de Recorder, et, suivant la spirituelle appellation donnée par un Père Oblat, on peut dire des Recorders qu'ils sont des accordeurs. Mais combien de fois ne voit-on ces excellents magistrats surchargés, écrasés, leur juridiction s'étendant au plus grand nombre des cas d'infractions aux lois pouvant se présenter ?

Et ces magistrats, croyez-vous, n'eussent-ils pas été heureux de se voir aidés quelque peu ? Pourquoi faire du titre de juge de paix un titre presque uniquement honorifique ? En France, les juges de paix connaissent de presque tous les cas dont connaissent les Cours de Recorders : n'est-ce pas logique ? Et qu'est-ce qu'un juge de paix, sinon... un juge de paix : le nom le dit assez clairement. Pourquoi l'Angleterre—car c'est à elle que nous devons ce contresens (voir le § III de la Commission du Gouverneur Général à Lord Dufferin, et le § XII des Instructions Royales au même, datées du 22 mai 1872), pourquoi l'Angleterre a-t-elle fait de ce titre ce que les braves socialistes nomment un *hochet de vanité*... tant qu'ils ne le possèdent pas, exactement comme le libre peuple des libres Etats-Unis se vante de sa liberté, de son égalité—la mort exclue—en traitant les torses et les biceps nus de professeurs ; quant aux circeurs de bottes, ils y sont tous colonels, tandis que les psyllés, les bateleurs, les paillasses et autres ulémas de l'Art scénique (! ! ?) ne sont que de vulgaires généraux. Est-ce pour imiter cette égalité antique, qu'Albion crée des juges de paix ?—Sinon, qu'ils soient donc juges de paix !

Les localités qui ne sont pas régies par le code municipal auraient pu, croyons-nous, avoir leurs magistrats conciliateurs comme les autres, car enfin, elles doivent dépendre d'une autorité, tout comme le Val d'Andore ou le territoire de Moresnet. Le gouvernement pouvait se réserver de ratifier ou non le choix qu'on eût pu laisser aux citoyens. Craignait-on peut-être de donner à ces braves citoyens le goût de la chicane ? En ce cas, nous applaudissons des deux mains à la dernière partie de cette clause 15.

* *

La question ouvrière, une des questions sociales les plus ardues, soulève en ce moment toute la ville de Montréal. Chaque candidat à la Chambre des députés—hélas ! ici comme dans les vieux pays, l'ouvrier n'est, après tout, qu'un tremplin dont on se sert pour arriver à la basane législative !—chacun de ces candidats, latent ou avoué, se dit et se prétend le seul, l'unique et le véritable ami des travailleurs.

Nous avons donné des preuves de notre affection désintéressée à la classe laborieuse : on nous permettra donc de dire quelques mots en cette affaire du *Parti ouvrier* ; et d'ailleurs, nous emprunterons nos conseils à la plus haute autorité qui existe.

Dans son Bref du 2 août 1887 au cardinal Langénieux, surnommé à si juste titre par les Français le cardinal des ouvriers, le Souverain Pontife dit en substance : " Les questions relatives à la condition et aux besoins de la société sont non seulement dignes d'exercer les talents des hommes sérieux et sages, mais doivent attirer l'attention et la sollicitude toute particulière des catholiques, que la charité du Christ presse de contribuer, dans la mesure de leurs forces, au salut

commun, et principalement de porter secours et soulagement à cette classe d'hommes qui sont astreints à une vie pauvre dans les fatigues du travail journalier."

Le 16 novembre 1887, lors du grand pèlerinage des Associations ouvrières de France à Rome, sous la conduite du même cardinal Langénieux, le Saint-Père prononça un remarquable discours où se trouvaient ces idées hautement développées :

Toujours et dans tous les temps, l'Eglise s'est préoccupée avec un soin jaloux du sort des classes pauvres et ouvrières. Elle a toujours rappelé aux riches et aux puissants l'obligation qui leur incombe de secourir leurs frères de conditions plus humbles et de respecter en eux le caractère d'hommes et de chrétiens...

L'Eglise a créé et encouragé ces grandes institutions corporatives qui ont si puissamment contribué au progrès des arts et métiers, et procuré aux ouvriers eux-mêmes une plus grande somme d'aisance et de bien-être...

L'Eglise avait fait entrer son esprit de maternelle sollicitude pour les ouvriers dans les mœurs des peuples, dans les statuts et règlements des cités, dans les ordonnances et les lois des pouvoirs publics...

L'intervention et l'action des pouvoirs publics ne sont pas d'une indispensable nécessité, quand, dans les conditions qui régissent le travail et l'exercice de l'industrie, il ne se rencontre rien qui offense la moralité, la justice, la dignité humaine, la vie domestique de l'ouvrier. Mais quand l'un ou l'autre de ces biens se trouve menacé ou compromis, les pouvoirs publics, en intervenant comme il convient et dans une juste mesure, feront œuvre de salut social, car à eux il appartient de protéger et de sauvegarder les intérêts des citoyens leurs subordonnés...

Nous avons, dans différentes causeries, exposé à notre manière quelques-uns de ces points.

Chers ouvriers, ceux qui vous appellent, ceux qui veulent fonder, par vous, un grand Parti ouvrier, vous ont-ils donné des preuves qu'ils veulent agir à votre égard comme le dit le Souverain Pontife ? Alors, prenez-les pour vos chefs ; confiez-vous en eux, fiez-vous à eux, nommez-les députés, sénateurs (si l'on permet enfin de les élire) ; prenez-les même comme ministres, comme gouverneur si la Reine vous le permet : ils ne vous trahiront pas, ils ne cesseront de s'occuper de vous.

Mais s'ils ne sont point dans les idées exprimées par le Saint-Père, repoussez-les, rejetez-les, détournez-vous avec horreur : ils ne songeront qu'à eux—et se moqueront bien de vous quand leur ambition sera assouvie.

Croyez-en l'un de vos amis qui a beaucoup étudié l'ouvrier et la question ouvrière.

CAUSERIE

La saison des fêtes hivernales, des plaisirs, des bals, où se déploient les magnificences du luxe moderne et les merveilles du confort, disparaît. Bientôt il n'en restera plus que le pâle souvenir. A Montréal, comme à New-York et à Londres, le succès est aux réunions monstres. Un raout vraiment fashionable doit attirer un monde hors de proportion avec les salles princières destinées à la réception. Il faut que le nombre des invités permette à peine de monter l'escalier pour s'étouffer ensuite dans les salons. Ce résultat est le triomphe de la maîtresse de maison.

D'un autre côté, les élégants et élégantes tiennent à se montrer le même soir dans le plus d'endroits possible. Une dizaine de fêtes n'est assurément point trop pour les ardents. Il suffit d'une apparition, d'avoir salué l'hôtesse ; on ne reste nulle part. Ou bien, par condescendance, une sommité sociale daignera s'arrêter quelque peu dans un salon favorisé. Avouons que les soirées fin de siècle laissent à désirer et qu'il n'est guère surprenant, après tout, de voir bon nombre de nos jeunes canadiennes les dédaigner pour se lancer dans le patinage. La température s'y prête admirablement. Depuis quelque temps il gèle, il dégèle, il regèle. Aussi la jeunesse, légère comme la

plume au vent, sait en profiter. Je ne la blâme pas, même je suis de son avis, me croirez-vous ? Pourquoi pas !... Il est ravissant le cercle des patineurs de la Grande Allée, tout en fête... fête de l'hiver. Quelles élégances, que de charmantes fillettes au teint rose, aux cheveux mousseux, frisés, défrisés surtout, au vent glacial, brunes ou blondes, aux grands yeux rieurs ou langoureux. Bien serrées dans leurs costumes de drap ou de velours sombre, garnis de fourrure, les tailles souples, onduleuses, alanguies, suivant avec grâce le mouvement rythmé des petits pieds chaussés de patins : on dirait de beaux oiseaux aux vives allures rasant le sol.

Les couples s'en vont ainsi dans le glissement de cet élan, qui est une sorte d'ivresse.

Ivresse ! surtout si l'on guette, avec impatience, l'arrivée du préféré ou de la bien-aimée.

Ah ! que j'en ai vu tout à coup s'élançant, bousculant quelquefois, — attraction inconsciente peut-être, mais visible, — ils se trahissaient.

"Vous voilà... enfin !..."

Puis ils s'en vont, les mains enlacées, dans la grisaille de ce sentiment tendre, passant, sans les voir, tous les autres patineurs.

Ils s'en vont... comme soulevés par des ailes invisibles, glissant mollement tous les deux.

Alors, comme les amoureux, moi aussi je rêve ; mais mon rêve est l'évocation du passé, le présent disparaît, je revis les saisons écoulées, celles qui sont tombées si vite dans le vide sans fond.

Où sont les roses d'antan ?

Toutes ces visions m'apparaissent comme des images vives en songe ; elles s'effacent peu à peu, mais le charme des souvenirs a une saveur étrange.

Des voix fraîches, juvéniles, s'élèvent, elles me ramènent à la vie réelle.

Ah ! je suis donc en 1899 ?...

Voilà des enfants, s'exerçant aussi en l'art du patinage, la plupart fort habiles vraiment.

Puis le crépuscule monte comme une étoffe de gaze grisâtre agitée par le vent du soir, les derniers rayons vont s'assombrissant, les sons de l'orchestre s'éteignent, les lointains se perdent dans la brume.

"Quoi, déjà !..." s'écrie-t-on de toutes parts... Moi aussi je dis : "Déjà !..."

MIZREINE.

LAMARTINE

(ESSAI)

Quelle voix que celle-là ! quelle grandeur ! quelle majesté ! quelle grâce, unie aux pensées les plus belles, les plus frappantes !

Ce n'est pas une poésie qui nous enlève souvent et par surprise comme celle de Corneille.

La poésie de Lamartine ressemble plutôt à celle de Racine : elle nous pénètre, nous charme, nous captive en un mot, s'empare de notre être tout entier.

Soit que le poète parcoure les espaces célestes pour nous en décrire les beautés, soit que, de ces hauteurs éthérées, il jette un regard sur le monde si petit pour ses aspirations, nous aimons à le suivre pas à pas, écoutant sa voix harmonieuse et cadencée.

Nous aimons à nous repaître de ses illusions, à nous bercer dans les mêmes rêves, à nous laisser aller à cette mélancolie douce et suave, parfois poignante, dont il est lui-même imprégné.

Notre âme se complait dans la rêverie continue de ses stances qui volent toujours légères et fraîches comme des brises.

Tantôt c'est le cygne qui module ses chants pleins de tendresse et d'amour ; tantôt, c'est l'aigle à la large envergure qui, d'un seul coup d'ailes, nous transporte vers les régions du sublime.

Par le rythme varié, la poésie de Lamartine est une vraie musique dont les accords sont comme un écho lointain des concerts célestes.

Le vague, l'infini sont ses délices, et souvent sa pensée, teinte elle-même de mélancolie, se perd dans la contemplation qu'il ne peut trouver qu'en dehors de nous.

On dirait qu'il est las de la terre, qu'il voudrait

monter, toujours monter vers le domaine inconnu du beau, de l'idéal.

L'immensité ne l'effraie point ; c'est le centre autour duquel il gravite.

Aussi est-on dans le ravissement, dans une sorte d'extase en lisant quelques-unes de ses pièces—j'oserais dire toutes—qui nous révèlent son génie étonnant.

Cependant, malgré ses rares qualités et la beauté de ses œuvres—véritable modèle pour les jeunes poètes—nous remarquons quelquefois chez Lamartine la forme un peu vaporeuse de sa poésie, l'emploi à certains endroits, de quelques tours vieillies, et surtout une certaine mollesse voluptueuse qui rend souvent pour une jeune personne la lecture de ses écrits dangereuse.

Par sa compréhension de l'homme et de la nature, sa poésie devient aussi parfois panthéiste.

Néanmoins, nous pouvons sans crainte affirmer qu'au jour où il sera jugé par la postérité, Lamartine, par sa fécondité inépuisable, la hardiesse de ses conceptions, la richesse, l'harmonie de son style, l'élévation de ses pensées, de ses sentiments, sera placé à côté des plus grands poètes du monde entier, et jugé digne de côtoyer,—j'ajouterais, si je ne craignais être téméraire et en même temps outré—de surpasser en grandeur dans le temple de la gloire, ses illustres devanciers : les Malherbe, les Molière, les Corneille et les Racine.

Paul Jury

LA TRAVAILLEUSE

Je vois souvent, le matin, une jeune fille glisser comme une ombre sous ma fenêtre. La lèvre souriante, le regard franc, plein de douceur, gracieuse dans sa toilette—sa toilette d'ouvrière qu'elle-même a façonnée de ses doigts habiles, le soir, à la lampe, au milieu des siens, après une longue journée de travail—elle suit d'un pas court et rapide la rue demi-obscurie et encore déserte—la rue conduisant chez ceux qui font travailler les autres pour un salaire bien minime parfois.

Où vas-tu, toi qui glisses sous ma fenêtre avant le jour ?

Dans une boutique, peut-être, où maintes ouvrières travaillent à l'étroit, des mois, des années... et ensuite, sans forces, épuisées, languissent longtemps à la maison—heureuses si la mort ne les enlève pas à leurs parents désolés !... A l'usine peut-être ?...

L'usine ! Qui comptera les santés qu'elle a détruites ? les constitutions qu'elle a ruinées ? Qui dira les victimes qu'elle a faites ? C'est dans ce vaste édifice, au milieu d'un bruit infernal, dans une atmosphère viciée, remplissant une tâche la plupart du temps au-dessus de ses forces, que vit la travailleuse.

Et pourquoi cet être si faible est-il à l'œuvre du matin au soir ?

Pour satisfaire bien souvent la vanité des gens du monde qui—ô ingratitude—jettent instinctivement un oeil de mépris sur l'extérieur modeste et peu éclatant de celle qui s'évertue à les parer pour leurs fêtes étourdissantes ; pour satisfaire la cupidité de "patrons" parfois durs, insensibles et sans pitié.

Va, courageuse jeune fille, puisque Dieu le veut ainsi de toi. Il te donnera la paix de l'âme, conséquence naturelle du devoir accompli. Console-toi si le manque de certaines douceurs te fait souffrir. C'est difficile, je l'avoue ; mais, ne l'oublie pas, l'amertume est plus grande dans la satiété et le dégoût que dans la plus rigoureuse privation. La satiété, le dégoût sont les naturels et les éternels ennemis de celui qui a tout avec trop de facilité. Celui-là—tu souriras sans doute d'incrédulité—celui-là souffre de voir tout arriver au moindre appel. Il y a du plaisir dans l'effort ; il ne l'éprouve pas ; il y a du bonheur dans le travail récompensé : il ne le goûte pas.

Ouvrière, le bonheur est dans ta volonté ; tu l'as

en toi-même. En travaillant, revois par le cœur ta vieille mère—ta mère qui pense sans cesse à toi durant ton absence. Il lui tarde de te voir revenir, le soir, pour te donner son baiser si réconfortant—repos des plus grandes fatigues—et ranimer ainsi tes forces pour le lendemain.

Travailleuse, que le ciel te couvre de son égide, toi qui glisses sous ma fenêtre le matin avant le jour !

Antonio Belletré

FEU LE PÈRE CATULLE

Nos lecteurs, du moins ceux de Montréal, ont connu le Révérend père Catulle, de l'Ordre du Très-Saint Rédempteur, et qui fût longtemps curé à l'église Sainte-Anne de notre ville. Le Révérend père Catulle avait été rappelé en Belgique où, après avoir rempli

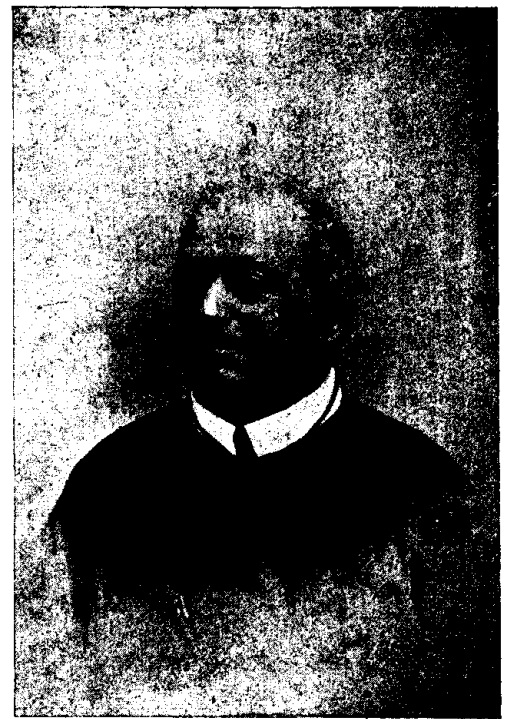


Photo. Laprés & Lavergne

les charges de supérieur puis de provincial, il est mort il y a environ quatre semaines. Un service a été célébré pour le repos de son âme à l'église Sainte-Anne ; Mgr Bruchési fit lui-même l'absoute.

Nos lecteurs auront pour lui un souvenir dans leurs prières.

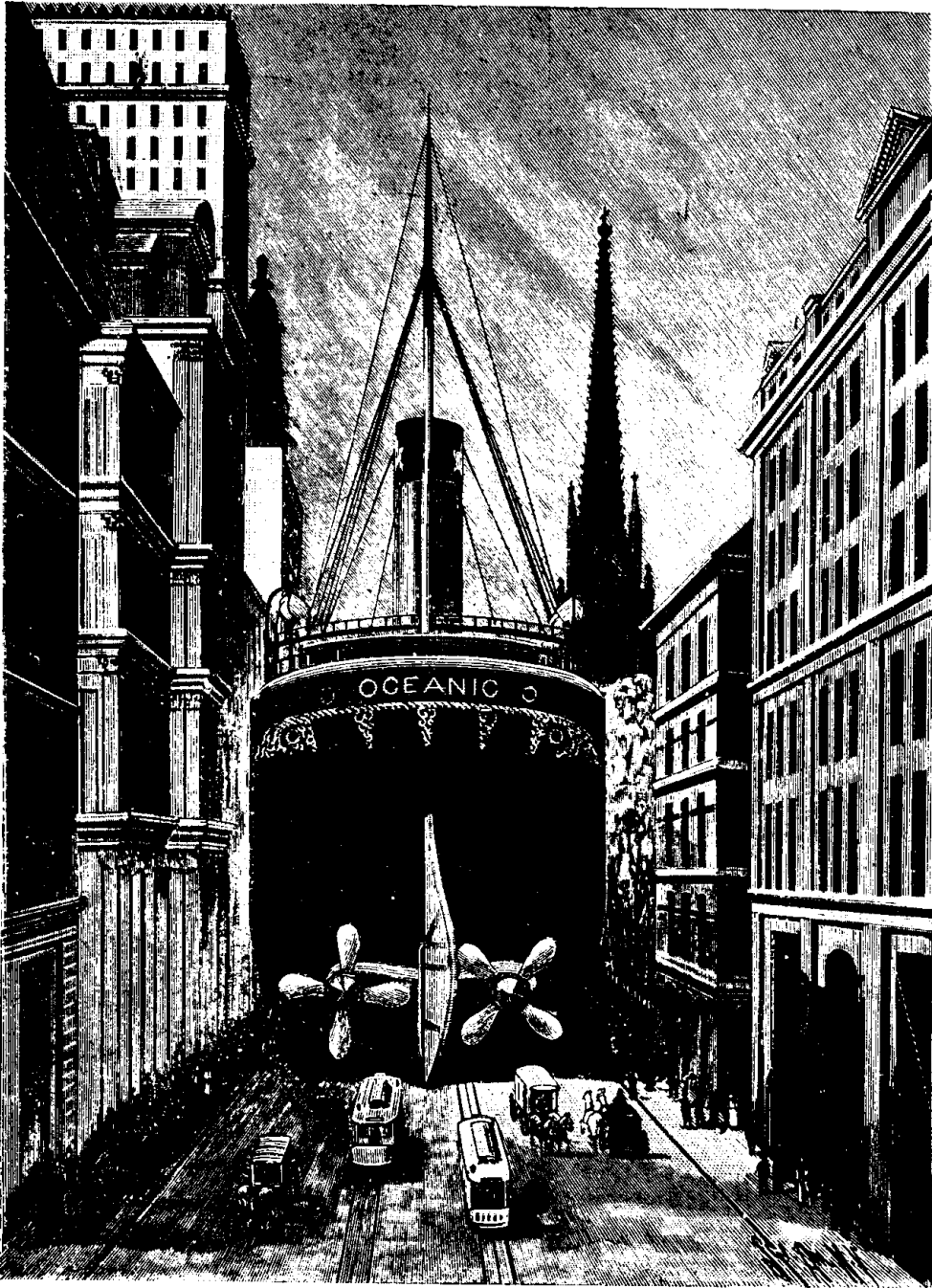
PENSÉES ERRANTES

Le vent souffle et fait lois
Dans la grande nature ;
On dirait mille voix
Soulevant un murmure :
Ces voix là me font mal,
Leur cadence est sévère,
Leur rythme sépulcral
Comme un chant funéraire.

Je vois les fleurs pâlir
Et tomber feuille à feuille ;
Elles vont se flétrir
Avant que je les cueille :
Ce tableau me fait mal,
Parce qu'il est l'image
De tout front virginal
Qui se fane avec l'âge !

L'oiseau jette là-bas
Sa note fugitive,
Et loin de nos frimas
Porte une aile hâtive ;
Ce chant là me fait mal,
J'ai compris cette gamme :
— Il est un froid moral
Qui glace plus d'une âme !

MARGUERITE DES CHAMPS.



L'OCEANIC, TEL QU'IL APPARAÎTRAIT S'IL ÉTAIT DANS BROADWAY, PRÈS DE L'ÉGLISE TRINITY

CREDO

*Je crois en Dieu. Le siècle est mauvais, l'heure est trou-
Un souffle de blasphème égare les esprits ; [ble ;
L'honneur contre l'argent se joue à quille ou double ;
Le mal est sans danger et l'homme est sans mépris.*

*Je crois en Dieu. La mode est d'insulter le prêtre.
Bien imprudent qui fait le signe de la croix !
Quiconque est un chrétien est bien près d'être un traître.
Des devoirs nul n'en veut, nous n'avons que des droits.*

*Je crois en Dieu. Qu'importe à ma prière ardente
Des criminels joyeux le triomphe apparent !
Ce cercle de dégoût n'est pas l'enfer du Dante,
Mon cœur n'a pas perdu l'espérance en entrant.*

*Je crois en Dieu. La France attristée, abattue,
Laisse opprimer son âme et forcer son aveu ;
La grande Nation dort d'un sommeil qui tue.
Mais l'heure du sursaut viendra. Je crois en Dieu !*
PAUL DÉROULÈDE.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

(Voir gravures)

"L'OCEANIC," DE LA LIGNE WHITE STAR

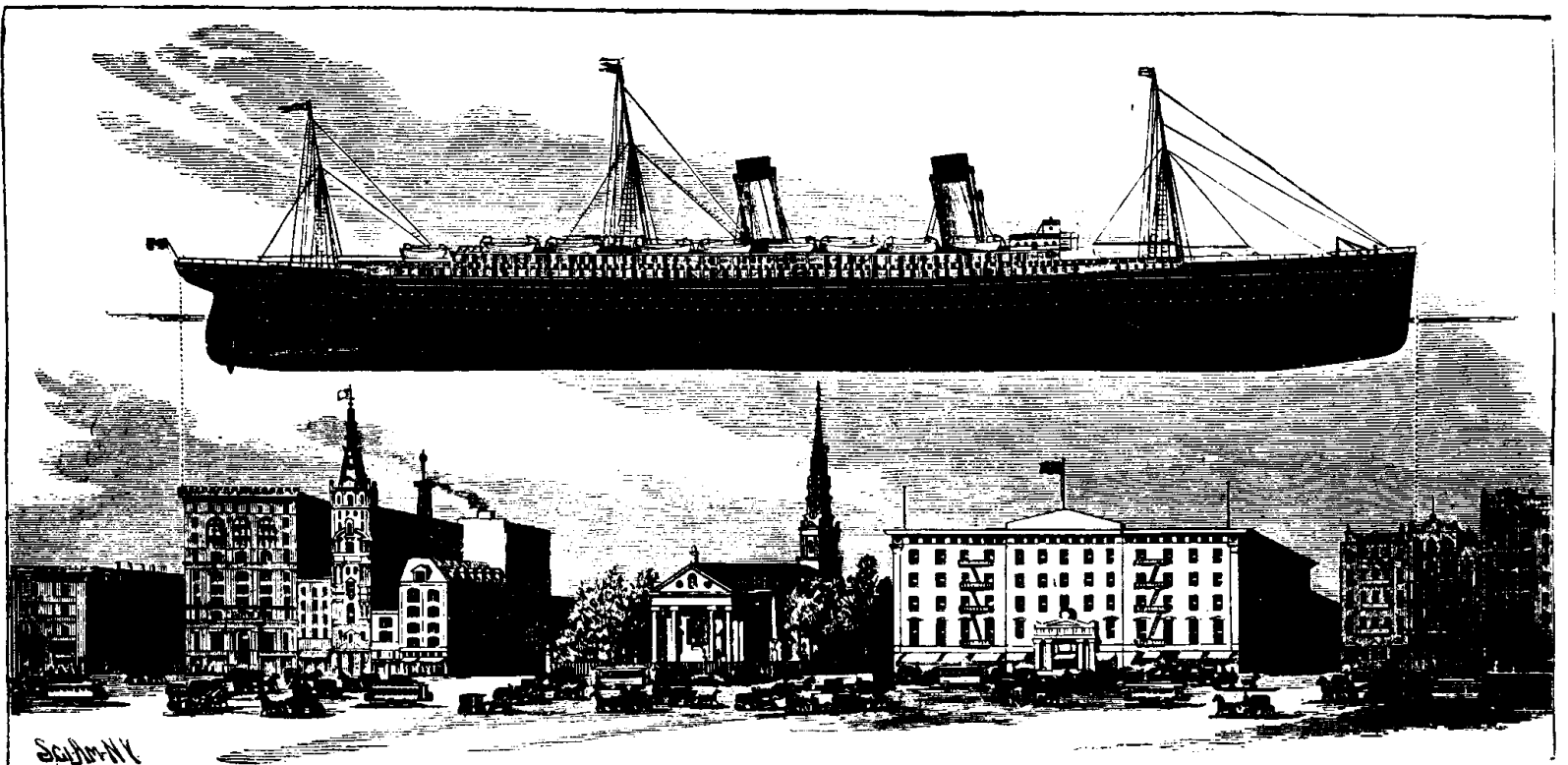
A l'avenir, quand on parlera des divers transatlantiques qui sortiront des chantiers maritimes, on ne pourra plus les comparer au *Great Eastern*, ce géant d'il y a cinquante ans, car après un laps de temps de près d'un demi-siècle, il vient d'être éclipsé par l'*Oceanic* lancé dernièrement à Belfast, Irlande.

L'*Oceanic* laisse derrière lui le *Great Eastern* sur tous les points, à l'exception de deux. Il est plus grand, a un plus fort tirant d'eau, un plus grand déplacement et naturellement, une plus grande vitesse, mais tandis que sa profondeur est de 40 pieds et sa largeur de 68 pieds, le *Great Eastern* lui, avait 57½ pieds de profondeur et 83 pieds de largeur.

Quant aux autres dimensions, l'*Oceanic* à 704 pieds de long, soit 12 pieds de plus que le *Great Eastern*. Son tirant d'eau, lorsqu'il est complètement chargé, est de 32 pieds 6 pouces, soit 7 pieds de plus que le *Great Eastern*.

Le déplacement qui était de 27,000 tonnes pour ce dernier, s'élève à 28,500 pour son moderne rival.

A première vue, en comparant les dimensions des deux navires, il semblerait que le déplacement du *Great Eastern* dût être plus fort à cause de sa plus grande largeur et cela serait, en effet, si le déplace-



Longueur, 704 pieds ; largeur, 68 pieds ; hauteur de l'ouvrage en fer, 49 pieds, 75 pieds de la quille au pont du capitaine ; tirant d'eau, 32½ pieds ; tonneaux, 28,500

L'"OCEANIC" COMPARE AVEC LES EDIFICES DANS BROADWAY AU CITY HALL PARK, NEW-YORK

ment était le même dans les deux vaisseaux mais, comme on le voit par le tableau que nous publions ici, ce déplacement qui n'était que de 25½ pieds pour le *Great Eastern*, s'élève à 32½ pieds l'*Oceanic*.

On se rappelle l'histoire étonnante et le peu de réussite du lancement du *Great Eastern* en 1858. Ce ne fut qu'après trois mois d'un travail gigantesque et à l'aide de presses hydrauliques qu'on put mettre à flot le colosse des mers dont le poids atteignait 9000 tonnes.

Le lancement de l'*Oceanic* a été plus rapide ; en moins de deux minutes ce nouveau monstre, quoique pesant 11,000 tonnes, était rendu dans son élément.

Les travaux de lancement seuls ont nécessité une dépense de cent mille dollars, et la route suivie par le navire, du chantier à l'eau, avait été garnie de plaques de fer de 1½ pouce d'épaisseur pour éviter tout arrachement extérieur.

Si on compare l'*Oceanic* avec les autres vaisseaux modernes, on trouve qu'il est de 42 0/10 plus grand que le plus grand de tous, le *Kaiser Wilhelm der Grosse*, dont le tirant est de 29 pieds et le déplacement 20,000 tonnes.

Nom du vaisseau.	Date.		Longueur totale.		Largeur.		Profondeur.		Tirant d'eau.		Déplacement.		Vitesse.	
	Année	Jour	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Tonnes.	Nœuds.	Nœuds.	Nœuds.	Nœuds.
<i>Gr at Eastern</i>	18	8	692	83	57½	25½	27000	12	27000	12	27000	12	27000	12
<i>Paris</i>	1888		560	63	42	26½	13000	20	13000	20	13000	20	13000	20
<i>Teutonic</i>	1880		585	57½	42	26	12000	20	12000	20	12000	20	12000	20
<i>St Paul</i>	1885		554	63	42	27	11000	21	11000	21	11000	21	11000	21
<i>Campania</i>	1883		615	65	41½	28	19000	22	19000	22	19000	22	19000	22
<i>K. Wilhelm D. Grosse</i>	1897		649	66	43	29	20000	22.35	20000	22.35	20000	22.35	20000	22.35
<i>Océanic</i>	1889		704	68	49	32½	28500	20	28500	20	28500	20	28500	20
<i>Touraine</i>		516	52	37	22	11675

Celui qui vient après est le *Campania* avec un déplacement de 19,000 tonnes, suit le *Saint Paul*, de 14,000 tonnes, le *Paris*, de 13,000 tonnes et le *Teutonic*, de 12,000 tonnes.

Quant à sa puissance en chevaux-vapeur, nos lecteurs seront surpris de voir que celle des gros navires n'est que de 28,000, la même que celle du *Kaiser Wilhelm*, tandis que le *Campania* atteint 31,000 chevaux-vapeurs.

Sa vitesse sera également inférieure de 2 nœuds 35 centièmes à celle du *Kaiser* : que voulez-vous ? on ne peut pas tout avoir !

Du reste, la compagnie calcule que deux ou trois nœuds de plus ou de moins ne sont pas un avantage préférable à celui de l'énorme capacité du navire. La vitesse, comme le reste des choses, a ses inconvénients, elle demande une consommation plus forte de charbon et n'aboutit souvent qu'à faire arriver le navire à New-York juste trop tard pour passer la quarantaine, où l'on retient les passagers jusqu'au lendemain matin.

On prétend qu'en cas de guerre l'*Oceanic* pourrait recevoir un puissant armement de canons à tir rapide. Il pourrait faire le tour du monde à douze nœuds à l'heure, sans faire de charbon, ce serait un navire idéal pour le transport des troupes.

Il peut recevoir 410 passagers de première classe, 300 de seconde, 1,000 de troisième et un équipage de 390 hommes, soit 2,100 personnes !

Ses cylindres ont respectivement 47, 79 et 93 pouces de diamètre.

Il fera sa première traversée à New-York en août ou septembre prochain.

P. Chonier

POURQUOI ?

Chaque année j'éprouve le besoin, comme beaucoup de monde, de fuir, pendant deux ou trois mois de la chaude raison, le macadam ou l'asphalte des rues, d'aller humer l'air pur et embaumé des champs, de me griser de l'eau claire, limpide, qui dévale à travers la montagne pour venir se jeter, en joyeuses cascades, dans la petite rivière de l'adorable petite paroisse de C***.

Autant j'aime le *dolce farniente* dans mon lit, où l'on me surprend fréquemment ronflant comme plusieurs tuyaux d'orgue, à dix heures du matin, autant, à la campagne, je me plais à voir, debout, se lever l'aurore. Les vapeurs, sorte de brume, qui s'échappent de la terre sous les premiers rayons du soleil vivifient mes poumons, légèrement atrophiés par les miasmes dont l'air de la Babylone moderne est rempli.

Donc, à la campagne, quand je n'ai pas trop sacrifié au silence réparateur d'une belle soirée d'été, le chant du coq vient frapper mon oreille alors que déjà j'erre sur les grandes routes bordées de fleurs, de sapins et de chênes. Quelquefois aussi, sans sortir de la paroisse, je vais faire de courtes visites aux braves paysans. Peu d'intérieurs de maisons me sont inconnus. L'église même, fort curieuse par certains tableaux et vitraux attribués à des maîtres, n'a pas un coin que j'ignore. Et le cimetière ? J'en connais toutes les tombes et les inscriptions dont elles sont revêtues, quand elles ne sont pas à moitié effacées.

C'est là que se passe l'action du récit simple et surtout sincère que j'entreprends de vous faire, avec une plume peut-être inexperte et qui eût gagné, je n'en doute pas, à être tenue par un maître ès nouvelles.

* *

Le cimetière de C*** est grand, très grand, pour la paroisse, mais il date de près d'un siècle. Il ne renferme qu'une douzaine de monuments et présente l'aspect de l'abandon. Quelques bouquets fanés pendent à des croix de bois vermoulu ou de fer que la rouille dévore. Les couronnes traînent dans les herbes folles et les feuilles mortes,—feuilles mortes qu'on peut appeler le deuil de l'année écoulée, mais qui accompagnent heureusement la majesté de la tombe et le silence de la mort.

Or, un jour que j'étais comme atteint de spleen, de névrose, sans savoir pourquoi, j'éprouvai le besoin d'aller perdre mes pas dans ce cimetière.

Je montais un chemin rocailleux et raviné par les pluies, qui s'y trouve et mène à un calvaire en pierre de granit placé sur une hauteur d'où l'on domine le cimetière et une partie, la plus intéressante, de la paroisse, quand j'aperçus, marchant devant moi, une enfant de quatre à cinq ans à peine. Elle était seule. Cela me surprit.

Que venait elle faire en ce lieu et à une heure aussi matinale ? Il était à peine sept heures du matin. Je résolus de l'observer, en me dissimulant derrière un bouquet d'arbres.

Je la suivis donc des yeux et je la vis bientôt s'arrêter, non loin de moi, près d'une tombe d'une date tout à fait récente. Comme elle n'avait jusque-là tourné le dos, je n'avais pu remarquer qu'elle tenait à la main droite un petit bouquet de fleurs. Ce bouquet, elle le contempla sous toutes ses formes ; elle en respira même le parfum avec un certain plaisir. Puis je l'entendis prononcer distinctement ces simples mots, tout un poème :

—Bonjour, papa !

Elle devint ensuite méditative ou plutôt elle semblait attendre une réponse.

La réponse sans doute attendue ne venant pas, elle plaça son petit bouquet dans un vase de grès, qui se trouvait là à cette intention.

Pendant ce temps, je m'étais approché d'elle, évitant de faire du bruit, pour ne pas l'effrayer. Et je lui apparus, esquissant un sourire qui l'engageait à ne pas avoir peur.

—Bonjour, mon enfant ! lui dis-je. Quelle est la personne que tu regrettes et sur la tombe de laquelle tu viens de déposer un bouquet ?

—Papa, me répondit-elle.

Et ses yeux se mouillèrent de larmes.

—Et tu viens le voir souvent ?

—Tous les jours.

—Même quand il pleut ?

—Même quand il pleut.

—Et que lui dis-tu ? Qu'est-ce que ta petite âme peut lui apporter en pensées ?

Elle ne comprit que ma première question.

—Je lui dis : " Bonjour, papa ! " Mais il ne répond jamais, jamais !

—Pauvre enfant ! murmurai-je.

Enhardie, elle me regarda fixement, et comme ma physionomie ne semblait pas lui être inconnue ou tout au moins lui déplaire, elle me demanda :

—Pourquoi, monsieur, ne me répond-il pas ? Pourquoi, monsieur ?

—Il dort d'un profond sommeil.

—Je sais !

—Mais il t'entend.

—Je sais. Mais comme il dort longtemps, longtemps ! Et pendant ce temps, maman pleure... pleure, en tissant du matin au soir. Pourquoi maman pleure-t-elle ?

—Parce que l'âme de ton papa est au ciel. Là-haut, vois-tu, plus loin que les étoiles !

—Je sais. Mais papa, je voudrais bien le revoir.

—Tu le reverras... un jour.

—Je sais... Mais pourquoi, en attendant, ne me répond-il jamais ? Je l'aime bien pourtant, et maman aussi. Demande-lui pourquoi ?

—Laissons-le dormir, mon enfant.

Et je l'emmenai doucement, tout en essayant de dissimuler une larme, une grosse larme qui coulait, furtive, le long de ma joue.

Arrivés près de la porte du cimetière, je déposai un baiser sur son front. Voyant que j'allais la quitter, elle me retint par un pan de mon habit et me dit :

—Demain, monsieur, tu peux venir voir papa avec moi. Il nous répondra peut-être, cette fois !

Hélas !...

LUCIEN SCOTTY

CARTIER ET CHAMPLAIN

Jacques Cartier ! Champlain ! Voilà les deux pères du Canada, les fondateurs de la patrie Canadienne. Les services rendus par le second, sont plus importants sans doute ; mais sans le découvreur, aurions-nous eu le fondateur ?

A la suite sont venus les missionnaires Récollets et Jésuites, Brébeuf et les autres martyrs, Laval, de Maisonneuve et tous les autres héros de notre histoire.

Il y a longtemps que le Canada et la France auraient dû élever des statues à ces grands hommes.

Quant à le faire, il n'est que juste de commencer par Cartier : il a été le premier à la peine : il doit être le premier à la gloire.

P.-J.-O. CHAUVEAU

C'est une parole de l'Écriture. La langue est un glaive qui sauve ou qui tue. Quelles victoires ne remporte pas la parole ! Quels bienfaits obtenus de Dieu et des hommes ! Instrument de tout bien, la langue est aussi l'instrument de tout mal : elle trompe, elle calomnie, elle maudit, elle blasphème. Le chrétien doit la consacrer à bénir Dieu, à consoler les affligés, à réjouir et encourager ses frères, à rendre témoignage à la vérité.



MGR CLARI, NONCE APOSTOLIQUE, DÉCÉDÉ

EDGAR OU GAËTAN ?

Villa des Peupliers, janvier 189...

A ma cousine, Mme Eliane de Villemain.
Ma chère cousine,

Aux premiers jours de l'an nouveau, c'est moi qui vous écrivais, et, comme aux dernières heures de l'année qui n'est plus, je pense encore à vous ! Tous m'ont présenté leurs souhaits de bonheur, je vous les donnerais bien vite, si je savais que vous les désiriez, mais vous êtes toujours si heureuse ! M. de Villemain est si bon, si dévoué, il vous fait la vie si douce !

Oh ! serai-je un jour heureuse comme vous ? Je n'ai peut-être rien fait pour mériter le bonheur, mais je l'attends tout de même.

Et qui n'a pas ses espérances, ses rêves ? Mes illusions, à moi, durent si peu. Que je les caresse, quand elles viennent bercer mon âme de leur charme trompeur !

Vous savez, ma chère cousine, si ma petite vie de tous les jours est monotone et régulière ; et cependant, je l'aime !... Je ne vis plus pour moi, mais pour ceux qui m'entourent : un jour, peut-être, je sentirai la douceur de vivre pour moi.

L'hiver est froid, et à la Villa des Peupliers mes pauvres sont revenus. Vous rappelez-vous cette jeune malade dont je vous parlais l'hiver dernier, Suzanne, la jolie couturière ? Elle demeure dans un petit faubourg, avec sa jeune sœur, une blonde enfant ; si belle, ma chère cousine, que je crois qu'elle retournera bientôt au pays des anges ! La petite Madeleine est phthisique. Qu'il fait mal au cœur de voir cette pauvre enfant si souffrante ! Ses grands yeux bleus semblent encore plus grands, deux petites couleurs roses si pâles, si pâles, marquent ses joues ; et ses mains de cire travaillent encore des guirlandes de fleurs, qu'elle me prie d'accepter, en retour de mes bons soins, comme elle dit.

Ah ! qu'il fait bon, ma chère Eliane, de donner un peu de son cœur à ces pauvres déshérités de la for-

tune ; qu'il fait bon de faire naître un peu d'espoir dans ces âmes toujours si tristes ! Que j'aimerais à jeter dans le ciel de leur vie, toujours décoloré, un rayon de bonheur qui ensoleillerait un moment de leur existence et éclairerait de sa lumière rose leur horizon toujours si sombre !

Ma chère cousine, vous allez dire que je suis mélancolique et rêveuse ; que voulez-vous ?—c'est moi.—À côté du bonheur, je vois toujours glisser une ombre de tristesse, et sous les pétales des roses embaumées je sens toujours l'épine qui blesse et qui meurtrit.

Je ne veux pas vous passer mes tristes impressions. Riez toujours, ma gentille cousine, soyez toujours heureuse, ma chère Eliane, je vous embrasse comme je vous aime.

CLAIRE D'YVETOT.

Villa des Peupliers, février 189...

Mme Eliane de Villemain.
Ma chère cousine,

Il me fait plaisir de voir l'intérêt que vous portez à ma petite Madeleine. La pauvre enfant a peut-être pris un peu de mieux. Mais vous savez si les poitrinaires se rattachent à la vie, par quelque lambeau d'espoir, comme le naufragé qui s'attache à l'épave que la mer lui a jeté.

Il me semble que trop tôt ma petite Madeleine perdra toute espérance et que le rayon de bonheur que je veux jeter en son âme sera bien vite éclipsé. Un jeune médecin de notre petite ville, M. Gaétan de Montfort, a bien voulu lui donner ses soins. Quel dévouement, ma chère cousine !

Je crois trouver, dans sa charité, une augure de son bonheur ; et tant de désintéressement ne peut rester sans récompense. Il a compris que notre petite malade avait une grande âme, et que son cœur souffre beaucoup.

L'autre jour, à ma grande surprise, M. de Montfort était chez ma petite pulmonaire, lorsque j'arrivai chez elle.

—Mlle Claire, s'est écriée Madeleine, il y a long-

temps que je vous attendais. M. le docteur voulait savoir qui me soignait si bien.

Le jeune médecin m'avait saluée d'un geste plein de respect, et pendant que je mettais un baiser sur le front de ma petite malade, M. de Montfort restait immobile, sans dire une parole.

Quand je me relevai, le docteur s'était approché de la malade, et Madeleine, de sa voix douce comme un chant d'oiseau, disait l'au revoir de tous les matins :

—Merci, mon bon M. de Montfort, à demain !

Le jeune médecin me tendit la main sans rien dire, mais je vous avoue, ma chère cousine, que son regard avait parlé.

Ce matin-là, quand je laissai Madeleine, elle paraissait heureuse, et sur ses joues amaigries il semblait que les couleurs roses étaient moins pâles et que ses grands yeux bleus parlaient d'espoir et de bonheur !

Depuis ce jour, ma chère Eliane, quand j'arrive chez ma petite malade, elle me dit toujours :

—M. Gaétan a demandé : " Mlle Claire est-elle venue ? "

Je ne sais si elle lui dit que Mlle Claire a demandé : " M. Gaétan a-t-il passé ? "

C'est ainsi que M. de Montfort et Mlle d'Yvetot sont liés par un même souvenir dans le cœur de notre petite Madeleine.

Au revoir, ma charmante cousine. Je ne vous oublie point. Aux heures heureuses comme aux jours d'ennui, je pense à vous. Je vous envoie les baisers affectueux de votre attachée,

CLAIRE D'YVETOT.

Villa des Peupliers, mars 189...

A ma cousine, Mme Eliane de Villemain.

Ma chère cousine,

Vous me dites que j'aime M. de Montfort et que j'oublie M. Edgar de Varny. Votre première idée n'est peut-être pas fautive : mais vous faites erreur dans la seconde. Vous qui avez connu M. de Varny, vous supposez que je puisse oublier son regard, que je puisse être indifférente à son amitié ? Je l'aimais autrefois ; je l'aime encore. Oh ! que je l'aime toujours, et je crois qu'il y a un bonheur qui dure, un bonheur qu'on atteint et qu'on captive !

Hier, j'avais vingt ans.

M. de Varny m'avait envoyé une guirlande de vingt roses. Des roses enchaînées aux roses, les vingt ans qui se sont écoulés ; des fleurs enlacées aux fleurs, les vingt années qui ne sont plus.

Le souvenir embaumé des jours disparus a laissé dans mon âme le parfum des illusions et des espérances ! Combien, ma chère cousine, je savoure tout l'arôme du bonheur pendant qu'il caresse mon âme ! Peut-être, un jour, la froide désillusion viendra-t-elle jeter son amertume dans mon existence et empoisonner à jamais les parfums de mon bonheur !

M. de Montfort m'avait adressé une chaîne de violettes, liées par de petits rameaux verts : c'est vous le dépendre, ma cousine, que de vous dire cela.

Vous me demanderiez quel est son caractère que je vous dirais : " Jugez vous-même. " Il m'a envoyé, pour mes vingt ans, une chaîne de violettes liées par de petits rameaux verts, et votre perspicacité de femme vous ferait trouver les qualités de son caractère et l'excessive délicatesse de son cœur.

J'avais apporté quelque roses, quelques violettes à ma petite poitrinaire : vous savez qu'elle est fleuriste, n'est-ce pas ?... J'ai voulu que ces fleurs fissent naître dans son âme un écho du bonheur qu'elle avait jeté dans la mienne.

Ce matin, en me voyant, Madeleine m'a dit :

—Mlle Claire, M. de Montfort m'a demandé si vous aviez préféré les roses aux violettes ?

—Oh ! non, mon bon docteur, Mlle d'Yvetot, en me remettant les fleurs, a regardé longtemps les violettes, en murmurant tout bas : " S'il savait ! "

Voilà, ma chère cousine, que M. Gaétan va soupçonner quelque secret ! A vous, ma chère Eliane, je dis : " Pourquoi ai-je reçu des roses et des violettes ? Pourquoi ai-je reçu les souhaits et les vœux de deux cœurs ? Pourquoi mon âme a-t-elle vibré d'un même plaisir au contact de l'amitié de deux amis différents ? "

Je préférerais être oubliée ! Je tremble que mon

cœur aime un jour, et M. Edgar de Varny et M. Gaétan de Montfort.

Vous êtes heureuse, ma cousine, vous ! Pensez à moi, conseillez-moi !

Pour vous, je garde toujours la même amitié. Je vous baise et vous dis au revoir.

CLAIRE D'YVETOT.

Lauriette de Valmont

(La fin au prochain numéro)

LA REINE VICTORIA EN FRANCE

(Voir gravures)

La reine d'Angleterre, se rendant à Nice, a débarqué le 11 mars à la gare maritime de Boulogne. L'affluence des curieux était considérable sur les quais ; dès deux heures de l'après-midi, les affaires avaient été suspendues dans la ville.

Il est trois heures et demie quand émerge du brouillard la silhouette du *Calais-Douvre*, transformé pour la circonstance en yacht royal, et escorté par une dizaine de contre-torpilleurs et l'avisio *Trène*. Si la passerelle du capitaine n'était occupée par l'amiral Fullerton, si l'on ne voyait circuler sur le pont des domestiques hindous si connus dont aime à s'entourer la reine Victoria, on ne devinerait certes pas qu'une des plus puissantes souveraines du monde est à bord de ce paquebot.

La musique joue le *God save the Queen*. Le navire accoste. A quatre heures les réceptions commencent. Les principales notabilités de la ville vont saluer à son bord la reine, qui sort d'une sorte de pavillon carré, édifié tout exprès sur le pont d'arrière, et va s'asseoir près du bordage pour écouter les compliments officiels.

A quatre heures et demie, la reine doit passer directement du paquebot dans le salon du train spécial qui l'attend. Elle prend place dans un fauteuil roulant que poussent deux personnes et remonte ainsi un plan incliné qui l'amène sur la passerelle. Là se présente une difficulté : la mer étant basse, il y a sept ou huit marches à gravir pour parvenir au pont volant, décoré de draperies, qui donne accès au train. Deux serviteurs vigoureux enlèvent la chaise et la hissent en haut de l'escalier.

C'est ainsi que S.M. Victoria fait son entrée en France, suivie de la duchesse d'York, de la princesse Henri de Battenberg, de la duchesse de Slesvig-Holstein, de trois dames d'honneur, de deux aides de camp et de deux princes indiens. La scène manque d'apparat, mais il ne faut pas oublier que la vénérable reine d'Angleterre ne veut plus être à partir de ce moment que la comtesse de Balmoral.

La foule qui se presse sur les quais garde une attitude de respectueuse sympathie. Elle sait que l'auguste souveraine aime la France et n'est pour rien dans les procédés vexatoires de ses ministres à l'égard de la France. A quatre heures trente-cinq, le train part. Sa vitesse, selon le désir de la reine, ne dépassera pas 45 milles à l'heure.

CONFÉRENCE SUR LE SYMBOLISME

C'est une surprise que nous réserve l'Ecole Littéraire, surprise d'autant plus agréable que nous venons d'apprendre que M. Jean Charbonneau nous fera une conférence sur l'école symboliste en France.

Quelqu'un nous faisait remarquer combien la jeunesse d'aujourd'hui l'emporte sur celle d'autrefois ; et nous croyons fermement à cette vérité, si nous en jugeons par la difficulté qu'apporte l'étude d'un pareil sujet.

Il est bien vrai que le symbolisme est une tentative finie et qu'il ne renaitra plus de ses cendres ; mais, d'un autre côté et quoiqu'il soit mort, il n'est pas inutile d'en parler, si nous constatons la très grande influence qu'il a exercée sur la jeunesse française contemporaine.

M. Jean Charbonneau a compris combien était important pour nous, Canadiens, qui négligeons toujours le côté critique de la littérature, de connaître la véritable signification du symbolisme, à qui des écrivains contemporains il est applicable et pourquoi de nos jours on a l'air de vouloir le ressusciter de ses cendres pour lui donner une nouvelle vie et le faire vibrer par la voix d'écrivains sans malice et de bonne "intention littéraire."

Il n'est pas besoin, comme le dit M. Charbonneau, de chercher dans la philosophie la définition littéraire du symbolisme. Immédiatement, si nous étudions trois des maîtres du "Parnasse," nous remarquons la visible influence qu'ont exercée Théophile Gautier, Charles Beaudelaire et Théodore de Banville. Point n'est besoin, comme l'a fait M. Ch. Morice, de se créer une histoire littéraire toute de septicisme pour découvrir les origines de l'école "décadente." L'étude des écoles littéraires au XIXe siècle nous les fera bien mieux découvrir.

Dans la seconde partie de son travail, M. J. Charbonneau va nous parler des symbolistes eux-mêmes, ce qu'ils sont et combien ils ont fait erreur dans leurs procédés et dans le but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre.

C'est là que M. Jean Charbonneau se montre un véritable critique, et le public aura occasion de le juger mieux, le 7 avril prochain, au château Ramsay.

On nous apprend que les membres de l'Ecole nous donneront un régal de morceaux de tous genres.

On parle beaucoup d'un très joli conte de M. Wilfrid Larose, d'une nouvelle de M. L. de Montigny, et quelques monographies de fleurs de M. E.-Z. Massicotte. MM. Gill, Nelligan, Desjardins, notre ami G. Desaulniers, et les autres y liront de leurs pièces.

Somme toute, nous nous attendons à un succès complet pour vendredi, le 7 courant.

Nous publierons, la semaine prochaine, la portrait du conférencier.

IL EST MORT !

A la famille de M. T. Jos. Beaupré.

"Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux des larmes ?" et je pleurerai non pas comme Jérémie les morts de mon peuple, ou les malheurs de Jérusalem, mais je pleurerai la douceur, la bonté, toutes les vertus emportées dans la tombe avec mon doux compagnon d'enfance.

Ce n'est pas celui qui nous a quittés, non, ce n'est

pas lui qu'il nous faut plaindre, mais nous tous qui l'avons perdu : elle, sa pauvre mère dont il était le Benjamin, sur lequel reposaient ses plus chères espérances, elles aussi son unique sœur, sa tendre fiancée, moi, sa plus vieille amie, la compagne de ses jeux d'autrefois, et sa confidente souvent, nous tous qui l'avons connu dans l'intimité et qui avons pu par là-même apprécier sa riche nature si bien douée.

Ah ! pourquoi faut-il qu'il ait laissé cette terre si tôt, à peine âgé de vingt ans ?

Mère si éprouvée ! votre amour était-il donc un soleil trop ardent, qu'il ait fait languir la fleur sur sa tige ! Peu à peu celle-ci s'est penchée et flétrie : en vain vous l'avez arrosée de vos larmes, cette belle fleur, en vain vous pressiez ce cher enfant sur votre cœur plein de prières ; les cieux se sont ouverts, une âme innocente s'est envolée vers cette oasis pour chanter les concerts des anges... et la terre compte une tombe de plus !

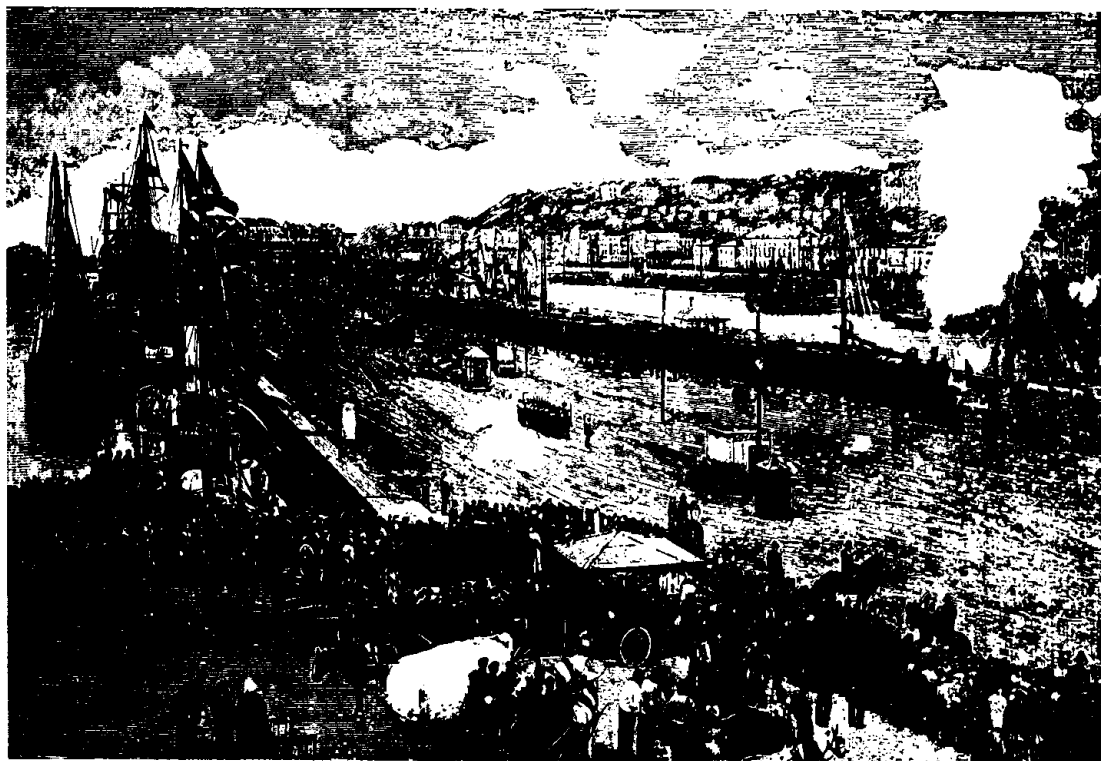
Hélas ! qu'est-ce que je fais ?... je veux arrêter les larmes d'une mère et je pleure moi-même. Pauvre consolatrice que celle qui ne sait pas donner sa douleur et qui ne trouve, au lieu de douces paroles, que des gémissements.

Pourtant, Jésus lui-même pleura Lazare parce qu'il l'aimait ; j'en atteste, ô infortunée mère, ce Sauveur à la suite duquel marche maintenant votre fils, et ses saints anges dont il est devenu le compagnon ; je ressens ce que vous souffrez, n'étais-je pas presque sa sœur, suivant le cœur ?

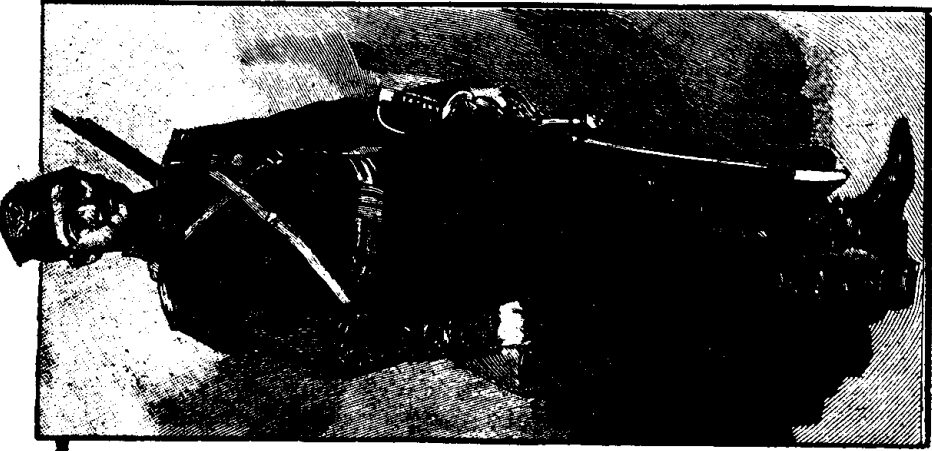
Oh ! oui, pleurons, car il vient de Dieu même ce grand don des larmes, noble et riche trésor de l'âme humaine, source qui jallit en nous des profondeurs de la sensibilité et de l'amour. Cette source, quand le coup de la douleur l'entr'ouvre, peut couler ; donc pleurons. Mais pleurons sans délire : car si la mort nous ravit ceux que nous aimons le plus, Dieu nous envoie, pour diminuer l'amertume de nos regrets, l'espérance de les revoir, de les reconnaître, de les aimer encore dans le ciel, et d'en recevoir les témoignages d'une spéciale affection. Que cet espoir soit un remède à votre blessure, un baume à votre douleur.

Nous tous, parents, amis, agenouillons-nous sur la terre encore humide qui cache aux regards profanes celui qui n'est plus qu'à Dieu : et au milieu de nos pleurs disons-lui un "Adieu" non pas éternel, mais un consolant adieu avant-coureur d'un "Au revoir" prochain dans la Jérusalem Céleste.

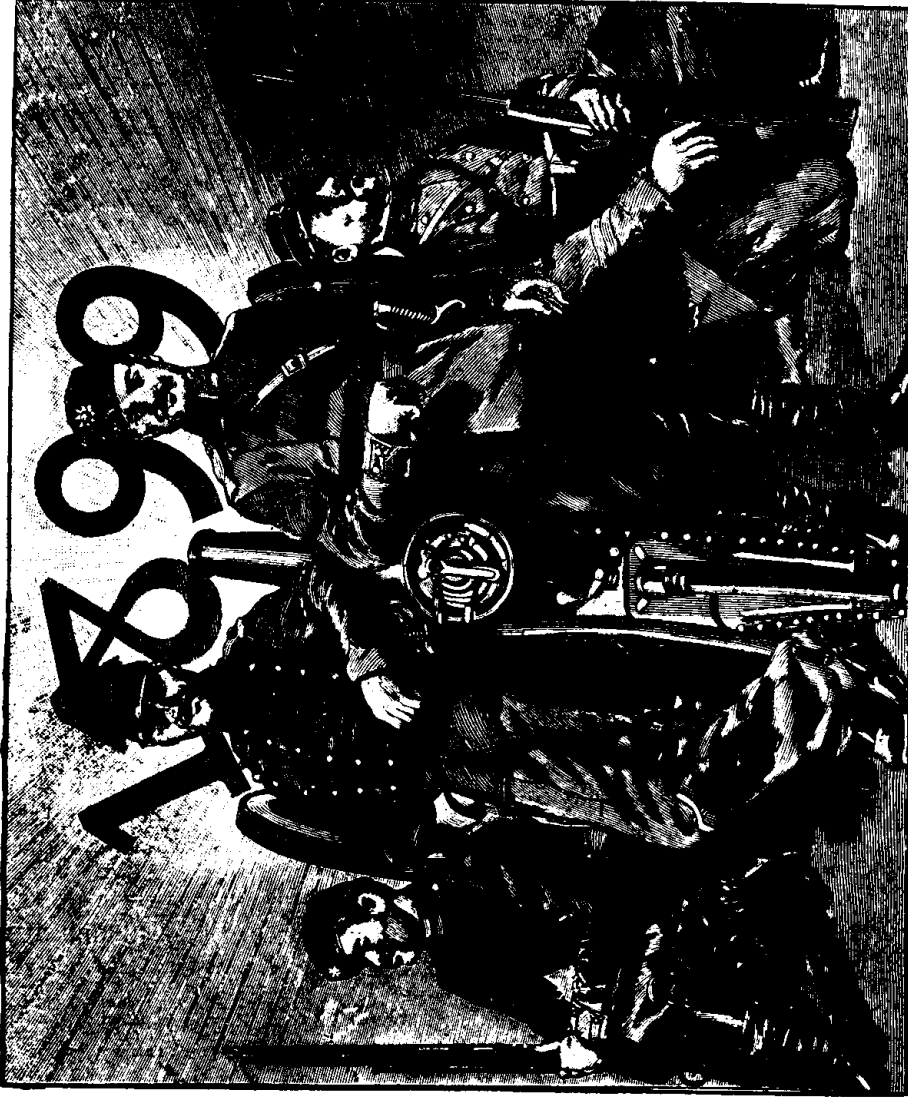
Gilberte



BOULOGNE-SUR-MER. — PASSAGE DE LA REINE VICTORIA. — LE TRAIN ROYAL QUITTANT LA GARE MARITIME



DRAGON RUSSE



CHASSEUR RUSSE

ARTILLERIE
FRANCE

CHASSEUR A PIED FRANÇAIS



DRAGON FRANÇAIS

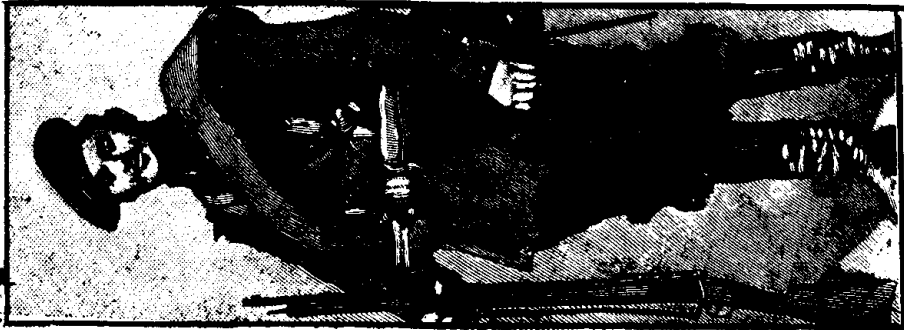




ETAT-MAJOR FRANÇAIS ET RUSSE



INFANTERIE FRANÇAISE



INFANTERIE RUSSE



MARIN FRANÇAIS



MARIN RUSSE

QUELQUES TYPES DES ARMÉES DE FRANCE ET DE RUSSIE

Mgr CLARI, NONCE APOSTOLIQUE

(Voir gravure)

Mgr Eugenio Clari, nonce apostolique à Paris, était né à Sinigaglia le 9 septembre 1836. Il avait exactement soixante-deux ans et demi. Il fit ses études au collège des Jésuites de Rome et fut reçu docteur en théologie, en philosophie, en droit civil et en droit canon pendant qu'il était stagiaire à la Congrégation du Concile. Secrétaire du cardinal Gonsalini et auditeur de rote, puis vicaire général de son diocèse natal, il fut préconisé évêque d'Amélia le 25 septembre 1882, et archevêque de Viterbe le 16 janvier 1893. Le Saint-Père l'avait nommé nonce apostolique à Paris le 16 décembre 1896, en remplacement du cardinal Ferrata.

Pendant sa trop courte nonciature, Mgr Clari avait pu déjà donner la mesure des grandes qualités d'esprit, du tact politique et des sentiments de conciliation qui l'avaient désigné au choix du pape Léon XIII pour représenter le gouvernement du Saint-Siège. Il avait cette fine bonhomie et cette urbanité distinguée qui sont la caractéristique des hauts prélats romains. De petite taille, les traits fortement accentués, la physionomie plutôt paternelle, il n'évoquait pas à première vue l'idée d'un diplomate ; il n'appartenait pas d'ailleurs à la prélature de carrière et avait toujours vécu dans les séminaires et les bureaux, mais devenu évêque du diocèse où le pape fit sa première communion, il s'était complètement dévoué à la politique du Saint-Père, dont il sut être l'ami personnel. Il gérait sa nonciature avec réserve et circonspection, se bornant à appliquer énergiquement les instructions pontificales. Il a été, tout au moins depuis Mgr Czaki, le premier nonce qui se répandit dans la société parisienne et qui invita à la nonciature des représentants les plus qualifiés des divers milieux sociaux. Paris lui en gardera un souvenir reconnaissant avec des regrets sincères.

A QUATRE MILLE LIEUES

NOUVELLE

Le sergent, sortant d'un rêve atroce, ouvrit ses paupières.

L'ardent soleil d'Orient lui tapait dru sur la tête ; c'était une douleur lancinante, comparable à mille piqûres de guêpes, qui lui traversait le crâne, faisait bouillonner sa cervelle.

Par habitude, un juron lui monta à la gorge ; mais rien ne sortit qu'un sifflement rauque, guttural, effrayant... Il sentait sa bouche sèche, brûlante et, entre ses dents, quelque chose de dur comme un bouchon qui lui causait une sensation d'étranglement.

Il voulut y porter la main, et, soulevant son bras avec effort, il ne vit plus qu'un moignon sanglant...

Ses jambes étaient lourdes, douloureuses et comme écrasées...

Le moindre mouvement lui causait une torture indicible !

... Et, levant les yeux, seul geste qu'il pût faire, il aperçut, suspendues à des crocs de bouchers, des chairs saignantes, des têtes grimaçantes et convulsées, avec des lambeaux de drap rouge et de toile bleue.

Ce n'était pas un rêve, un cauchemar hideux...

Il se rappelait l'embuscade des Pavillons-Noirs, où il était tombé avec ses "marsouins," dans la nuit obscure, le sort de ses compagnons déchiquetés par ces sauvages et son supplice à lui, interrompu par une alerte empêchant ses bourreaux de l'achever.

Et il eut un regard de satisfaction égoïste pour le croc vide où il aurait dû, lui aussi, se balancer, là, au-dessus de sa tête.

Pourtant il n'en valait guère mieux : les jambes brisées, les mains mutilées, la langue coupée, et ce damné soleil qui le grillait tout vif, lui jetant à la face une poussière aussi brûlante que les étincelles d'un brasier, et la faim, et la soif !

Tonnerre ! gronda-t-il.

Mais rien ne passa entre ses lèvres tuméfiées qu'un gloussement bestial.

Néanmoins, à ce léger bruit, quelque chose s'agita

près de lui : il aperçut un visage pâle et deux grands yeux le regardant fixement.

Le sergent Roc détourna les siens :

— Bon ! le calotin, il ne manquait plus que ça pour m'embêter !

C'était un jeune missionnaire capturé la veille et martyrisé avec les soldats.

— Tonnerre ! pensait le sergent, je donnerais gros pour que cette maudite robe noire soit accrochée là-haut à la place d'un pantalon rouge.

Cependant cet être vivant à quelques pas de lui, l'intéressait malgré tout, et il reporta les yeux de son côté.

Le prêtre n'était plus là ; il s'éloignait en rampant lentement, avec peine, et peu à peu il disparaissait dans les hautes herbes.

— Oh ! le cafard ! Est-il assez lâche, ce vilain corbeau !

Son indignation, assez illogique, lui faisait reprocher au saint homme cet abandon qu'il souhaitait un instant auparavant...

La solitude lui parut plus rude, plus difficile à supporter après ce semblant de compagnie, si désagréable qu'elle fût !...

Autour de lui, jonchant le sol, des débris sanguinolents, des haches, des coupe coupe rougis, abandonnés dans la grande hâte de la retraite, des tisons à demi éteints, d'où s'échappaient encore une âcre fumée et une odeur fétide de chairs grillées ; et, tout près, dans une mare de sang, deux pieds coupés à hauteur de la cheville... Les deux pieds surtout attiraient son attention.

A qui appartenaient-ils de ceux accrochés là-haut, pantelants, comme à un étal ?

Il ferma les yeux pour se dérober à cette obsession.

Le soleil dardait toujours ses jets de flamme ; sa tête congestionnée, inondée de sueur, sa gorge desséchée, le faisaient horriblement souffrir.

Ses tempes battaient, ses membres étaient lourds comme du plomb ; le soulagement de crier, de se plaindre, lui manquait ; il restait là, inerte, usant ses dernières forces dans cette agonie douloureuse.

Soudain, il sentit une douce fraîcheur entre ses lèvres avides...

De l'eau !

C'était de l'eau qu'il humait avec délices ; toute saumâtre qu'elle était, elle lui semblait un nectar divin.

Et, soulevant ses paupières appesanties, il vit le missionnaire penché vers lui.

— Buvez, mon frère ; j'ai deviné votre angoisse et j'aurais voulu la soulager plus tôt, mais je ne suis pas non plus bien valide.

Le sergent le regarda plus attentivement.

C'était un tout jeune homme de vingt-cinq ans à peine, tout récemment sorti de cette pépinière de martyrs de la rue du Bac. Son visage livide exprimait une vive souffrance ; à la place de ses oreilles, on ne voyait plus que deux plaies béantes, et un mouvement qui releva sa soutane découvrit ses chevilles sanglantes.

Il avait les pieds coupés !

Le sergent sentit quelque chose d'humide entre ses cils broussailleux.

Et lui qui l'accusait, alors que le pauvre estropié avait le courage surhumain de se traîner péniblement, se heurtant aux pierres et aux cailloux tranchants jusqu'à la rizière bourbeuse pour lui rapporter un peu d'eau, à lui qui le calomniait grossièrement.

On a beau être un dur-à-cuire, un vrai mécréant, ne croyant ni à Dieu ni au diable, ces choses-là vous prennent à la gorge...

Et il enveloppa le jeune prêtre d'un regard attendri.

D'une main légère qui lui rappelait celle de sa mère le vieux soldat voyait panser ses horribles blessures par cet homme de Dieu, qui oubliait les siennes ; il se sentait bien petit, bien faible devant l'héroïsme de ce conscrit imberbe.

— Oh ! les malheureux, comme ils vous ont arrangé ! mon pauvre ami, vous devez cruellement souffrir ! Il est vrai que je ne suis guère mieux partagé que vous : c'est à peine si, à nous deux, nous formons un homme complet.

Il riait !

Vrai, c'était un brave, un luron, digne de porter le pantalon garance, ce petit curé-là !

— Enfin, il ne faut pas trop nous plaindre ; le divin Crucifié, lui aussi, a beaucoup souffert... Comme lui, pardonnons à nos bourreaux et remercions Dieu de nous avoir laissé le temps de nous reconnaître.

— Nous y sommes, pensa le sergent en fronçant le sourcil, voilà le sermon commencé.

Le prêtre vit le mouvement, et souriant :

— Soyez tranquille, mon camarade, je n'abuserai pas de ce que vous ne pouvez m'interrompre pour vous catéchiser malgré vous. J'ai plus confiance en la puissance et la miséricorde infinie de Dieu qu'en ma faible éloquence, il vous tiendra compte là-haut de ce que vous aurez enduré ici-bas.

Le vétérân secoua la tête.

— Bah ! si endurci que vous soyez, vous avez bien quelque part une brave femme de mère qui vous a appris à prier tout petit, et qui prie pour vous aujourd'hui, quelque bonne vieille que vous aurez fait bien enrager peut-être, et qui ne vous en aime que davantage... Car la tendresse des mères, comme celle du bon Dieu, est plus grande pour les enfants terribles.

— Ainsi tenez, moi, j'avais pour mère une sainte qui est maintenant au ciel. Nous étions deux frères : moi, j'ai la joie de ne lui avoir jamais coûté une larme. Lui, le pauvre Joseph, lui avait causé bien des tourments. Eh bien ! à son heure dernière, celui à qui elle songeait avec plus d'amour, c'était celui qui l'avait fait si souvent pleurer...

Le soldat avait fait un mouvement.

— Je vous fatigue, mon ami, je vous ennuie...

Il fit signe que non.

— Nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, nous ne nous sommes jamais vus et nous ne pourrions évoquer des souvenirs d'enfance ou de jeunesse ; mais nous avons une mère commune : la France, et que l'un soit du nord, l'autre du midi, nous n'en sommes pas moins Français.

L'autre approuva du geste.

— Moi, je suis Breton, dit le missionnaire en réponse à une muette interrogation.

Le pauvre mutilé agita vaguement son moignon contre sa poitrine.

— Vous aussi ?

— Oui, sembla dire son regard.

— De quel endroit ?

Puis se reprenant :

— Pardon, j'oublie que vous ne pouvez pas parler. Moi, je suis de Ploéc, près Auray... Vous aussi ?... Ah ! par exemple, en voilà une rencontre ! dit-il avec cette gaieté enfantine particulière aux sœurs et aux religieux. Nous étions peut-être voisins, là-bas ; seulement, j'étais bien jeune quand notre bon recteur me fit entrer au séminaire de Vannes, et alors vous deviez déjà être un homme. Mais sûrement, mon nom ne vous est pas inconnu : Je m'appelle Jean-Marie Roc, et vous avez dû connaître mon frère Joseph ?

* * *

Le sergent Roc le regardait, les yeux pleins de larmes.

C'était donc là ce petit frère qu'il avait si souvent fait sauter sur ses genoux, avant de désertier à jamais le toit paternel où l'on était si bien !

A travers ses folies, ses misères, ses fautes dans sa vie aventureuse de soldat, le souvenir de sa mère en deuil et du petit blondin traversait ses rêves et revenait sans cesse à sa pensée.

Qu'étaient-ils devenus ?

Vivaient-ils encore ?

Et voilà que les deux frères se retrouvaient pour mourir d'une mort affreuse à quatre mille lieues du nid où ils étaient nés !

Le malheureux voulait parler, il ne pouvait pas, il se désespérait de son impuissance.

— Vous souffrez bien, mon frère, reprit le religieux, inquiet de cette agitation fébrile, de ces traits livides et bouleversés ; la gourde est vide, je vais la remplir.

Mais ses membres exsangues et raidis ne pouvaient plus le traîner, son visage était baigné de sueur.

Le sergent eût voulu lui crier :

—Reste, reste, ne me quitte pas !

Il sentait que sa terrible agonie touchait à la fin.

S'il allait mourir loin de lui !

Le jeune prêtre retomba, épuisé.

—Mon Dieu ! je ne peux pas...

Alors, d'un effort désespéré, le grognard, se soulevant à demi, posa sa tête grise sur les genoux de son frère, et avec son pauvre bras mutilé, ébaucha un signe de croix.

Le missionnaire leva les yeux au ciel dans un élan de gratitude infinie, et traçant une seconde fois le signe du salut sur le front du mourant, il lui donna le baiser de paix...

...Le soleil se couchait dans un voile de pourpre, la nuit tombait lentement, enveloppant de son ombre le soldat qui râlait, le prêtre qui priait...

L'aube naissante les trouva immobiles, glacés, aux bras l'un de l'autre, dormant ensemble leur dernier sommeil.

ARTHUR DOURLIAC.

NOS FLEURS CANADIENNES

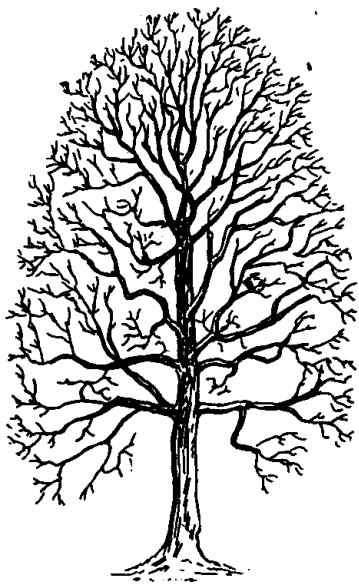
L'ÉRABLE.—(Extrait)

L'érable est originaire de l'Amérique du Nord et de l'Asie. En France, les espèces cultivées sont l'érable plane, le faux sycomore et l'érable de Montpellier. Ce sont des arbres d'ornement.

Ici, nous en avons cinq ou six espèces, mais les plus connues et les plus estimées sont l'érable à sucre, proprement dit, et la *plaine* ou érable rouge.

Dans le langage des fleurs, en France, l'érable signifie : réserve, précaution, économie, parce que, dit-on, ses fleurs tardent à s'ouvrir et tombent avec une excessive lenteur. Pour nous, c'est autre chose, c'est

L'arbre sacré ! l'arbre de la patrie !



L'ÉRABLE EN CLAIRIÈRE

Parler de l'érable à un Canadien, c'est éveiller chez lui les idées de force, de beauté, de bonté, de plaisir et de nationalité.

L'arbre le plus puissant et le plus solide de la forêt, c'est l'érable ; le bois qui donne le plus de chaleur durant les froids rigoureux de l'hiver, c'est l'érable ; les premiers plaisirs du renouveau nous viennent par l'érable ; enfin, l'emblème de la nationalité, c'est l'érable.

E. Z. Massicotte

(Reproduction interdite)

N. B.—Pour paraître prochainement : *Les monographies de plantes canadiennes*, suivie de *Poèmes champêtres*, etc., avec illustrations. Prix : broché, 50 cents. S'adresser à l'auteur, E.-Z. Massicotte, boîte 54, Ste-Cunégonde de Montréal, P. Q.

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

A l'affiche du théâtre Français cette semaine : *The World* fameux mélodrame joué avec succès sur toutes les scènes américaines de premier ordre. Cette pièce est certainement celle qui, dans son genre, a le plus d'admirateurs. La partie dialoguée est intéressante d'un bout à l'autre et les décors et effets scéniques sont simplement merveilleux. M. Benjamin Horning, inutile de le dire, joue le rôle principal, c'est-à-dire sir Clement Huntingford. Le caractère si drôlatique de Moses Jewell sera rendu par M. Harry W. Rich ; c'est tout dire. Mlle Deane jouera le rôle de Mary Blythe et Mlle Moore, celui de Mabel Huntingford.

Pendant la semaine de Pâques, le vaudeville recevra une attention toute spéciale et le programme est très attrayant.

Six artistes ont déjà été engagés pour combler les entr'actes, y compris Alexandre Roux, le célèbre bariton parisien.

MONUMENT NATIONAL

La représentation du *Gendre de M. Poirier* a été telle que nous l'avions annoncée : superbe sur tous les points. Le public qui était nombreux et choisi a été complètement satisfait et il l'a témoigné chaleureusement. Il eût été injuste s'il eût agi autrement, car nous croyons que c'est la meilleure soirée d'amateurs qui ait jamais été donnée à Montréal et ce n'est pas peu dire. M. Roy a donc raison d'être fier du succès qu'il a obtenu au point de vue artistique comme au point de vue pécuniaire.

Il n'y a point eu de représentation pendant la semaine sainte, mais les soirées de famille recommencent cette semaine, et jeudi, le 6 avril courant, aura lieu la soirée d'adieu de Mademoiselle Chapdelaine, la sympathique actrice, qui nous a charmés maintes fois et dont plus d'un dilettante regrettera sans doute la présence, dorénavant. On jouera à cette occasion, *Le Gentilhomme Pauvre*, une délicieuse comédie en 2 actes et un lever de rideau très original. Nous invitons de nouveau nos lecteurs à assister en foule à cette représentation qui, nous n'en doutons pas, sera égale à la précédente.

ACADÉMIE DE MUSIQUE

La comédie de James-A. Hernes, *Shore Acres*, a été un véritable succès artistique, non seulement par la facture de la pièce, mais par l'interprétation des principaux rôles.

Nathaniel Berry et son frère, Martin, préposés à la garde du phare qui domine le patrimoine qu'ils habitent et cultivent en commun, au pied duquel leur mère a été ensevelie pour attendre le retour de son mari qu'on suppose avoir péri dans un naufrage, représentent deux caractères opposés.

Martin personnifie le fanatisme protestant, doublé d'un défaut de sentiment et d'une âpreté au gain, qui s'étend jusqu'au morcellement du patrimoine familial qu'il avait promis à sa mère mourante de laisser intact. Nathaniel au contraire possède le culte du souvenir et du respect de la volonté maternelle.

De là naît une lutte entre les deux frères qui aboutit à la ruine de Martin, dont la spéculation ne réussit pas. Il se trouve réhabilité par son frère Nathaniel qui uni à tous les enfants que sa protection affectueuse a groupés autour de lui pendant la période d'abandon moral où les laissait l'égoïsme de leur père, fatalement entraîné, sauve la terre paternelle et l'honneur de Martin, qui revient enfin de son erreur en présence de l'inconstance du sort et du dévouement de tous les siens.

Archie Boyd, dans le rôle de Nathaniel, a identifié d'une façon remarquable par sa mimique et ses effets scéniques le type affectueux d'une nature sincère empruntée à la pureté de la conscience. Atkins Lawren, dans Martin, personnifie, au contraire, l'homme farouche, ombrageux, poursuivi de sa tentation obsédante qui lui enlève les joies du mariage et de son repos. Autour de ces deux rôles principaux : des types de villageois pris sur le vif, d'un réalisme saisissant

par le costume et les procédés ; d'un ensemble absolument nature, qui ne blesse aucune croyance ni susceptibilité et manifeste une supériorité de goût artistique qui crée des situations très originales.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MARS qui a eu lieu samedi, le 1er avril, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	19,327....	\$50.00
2 ^e	No	27,161....	25 00
3 ^e	No	15 910....	15 00
4 ^e	No	6,727....	10 00
5 ^e	No	7,151....	5 00
6 ^e	No	25,407....	4 00
7 ^e	No	342....	3 00
8 ^e	No	36,121....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

75	4,512	11,932	17,343	23,417	32,213
226	4,941	12,121	18,527	24 180	32,427
649	5,135	12 344	19,182	24,241	32,715
1,158	5,609	12 763	20 159	24,713	32 824
1,526	6 562	13,291	20,336	25,161	33,159
1,858	7,123	13 427	20,770	26,317	33 418
1,919	8 731	13,632	21,112	27,812	33 912
2,143	9,912	13,843	21,257	29,133	34,180
2,316	10,067	14 117	21,519	30 157	34,228
2,729	10,141	14 312	21,714	30 416	35,673
3 011	10,324	14 563	22,312	31,327	36 010
3,214	10 513	15 171	22 517	31 544	37,124
3,721	10,985	16,482	22,7 0	31,914	38 382
4,069	11 283	17,121	23 316	32 120	39 717
4 137	11 626				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE



—Allons, Mathilde, pourquoi restes-tu figée comme cela ? Viens donc m'embrasser...

—Tais-toi, infâme ; tu ne vois donc pas l'artiste qui peint mon portrait ?

Il y avait autrefois, à Rome, un temple dédié à l'honneur ; on ne pouvait y entrer qu'en passant par celui de la vertu. Leçon ingénieuse qui laissait assez entendre que sans la vertu il n'y avait point de véritable honneur.

[De La Nouvelle Revue]

MECONNUE

III

(Suite et fin)

L'enfant eut une révolte à l'idée d'une étrangère installée au foyer, y usurpant la place maternelle.

Mais, cette explosion passée, Albane trouva la force et l'adresse de soulever des arguments péremptifs ; elle fit approfondir par Germaine, en y insistant, le côté égoïste de ses répugnances. Elevée à l'école de sa tante, la jeune fille devait être capable d'abnégation.

Vaincue, Germaine n'eut plus que des larmes. Elle se résigna à accepter le bonheur de son père, sinon avec satisfaction, du moins sans aigreur. Bien plus, elle s'engagea à dissimuler toute apparence de tristesse au commandant, à surmonter son marasme, à se montrer dévouée et soumise envers la compagne de son père.

— Il ne faut pas, avait déclaré Mlle d'Oussoy, que Roger puisse souffrir d'une mésintelligence entre sa femme et son enfant.

Albane et Germaine parurent à la cérémonie nuptiale célébrée avec faste. Si la jeune fille eut à maîtriser son agitation intérieure, la sénérité de Mlle d'Oussoy ne se démentit pas... et son mérite fut d'autant plus grand qu'elle dût s'avouer que la femme de Roger était belle, belle d'une beauté triomphante près de laquelle s'effaçaient ses modestes grâces personnelles. A la sacristie, elle embrassa, sans effusion comme sans haine, celle qui lui volait la suprême espérance, le seul bonheur entrevu vers lequel s'était orienté sa vie.

Le commandant avait promis à sa belle-sœur de ne pas lui enlever Germaine ; il y voyait ses aises, et surtout l'intérêt de son enfant ; la jeune fille resterait avec sa tante, quitte à séjourner chez son père au temps des vacances.

Albane se réfugia de nouveau tout entière dans sa mission d'éducation et son cœur n'eut plus d'autre aliment que le culte passionné de sa nièce qui, elle au moins, restait son enfant.

IV

Dix ans plus tard, Mlle d'Oussoy, seule dans la vieille maison familiale, attendait impatiemment le retour de Germaine, en séjour chez son père, alors colonel. La vieille fille s'enfonçait frileusement dans sa bergère, les mains tendues à la flamme claire, et songeait, morose, aux joies mondaines de sa pupille, car maintenant ce n'était plus l'époque des vacances qui la privait de sa jeune compagne. Germaine avait fait son entrée dans le monde sous les auspices de sa belle-mère qui se plaisait à produire cette belle jeune fille parée des gracieuses toilettes qu'elle lui octroyait libéralement. Et depuis c'était la saison joyeuse du carnaval qui séparait la nièce de la tante. Albane soupirait, mais sa justice comprenait trop naturel le besoin de plaisirs de la jeune fille condamnée près d'elle à l'austérité d'une vie grave et monotone. Enfin, l'épreuve annuelle allait se terminer ; le retour de Germaine était annoncé.

A la place de la jeune fille, une lettre arriva.

Tante chérie,

« Embrassez-moi d'abord, puis laissez-moi poser ma tête sur votre épaule, dans le cou, comme aux heures des douces confidences. Maintenant prêtez-moi votre oreille, j'ai à y glisser une grosse nouvelle... Devinez-vous, maman?... Oui, n'est-ce pas?... Vous sentez battre de bonheur le cœur trop gros de votre Germaine... J'aime ! je suis aimée ! je me marie !... »

« Il est si beau, si bon, mon Paul, car il s'appelle Paul Cermon, le petit-fils du fameux comte Cermon de Borodino ; lieutenant dans le régiment de papa qui l'estime, officier de grand avenir... Il est grand, spirituel, hardi et surtout il m'aime !... Oh ! maman, que je suis heureuse !... »

« Papa voulait retarder notre mariage, mais nous l'avons tant prié qu'il a cédé et la cérémonie aura lieu dans un mois... Pourquoi retarder le bonheur qui s'offre?... Ma belle-mère a été très gentille et nous a aidés à vaincre... Plus qu'un mois !... tout un mois !... Cela me semble encore bien long ! »

« Je ne retourne donc pas près de vous, tante adorée ; vous ne voudriez pas vous-même me séparer de mon fiancé ; mais nous vous attendons ici. Votre chambre est prête, à côté de la mienne. Venez vite, vous verrez mon Paul et quand il ne sera pas là nous causerons de lui. »

Mlle d'Oussoy laissa tomber le papier sur ses genoux... O la cruelle enfant !... Pas un mot de pitié, pas une parole consolante pour l'âme déchirée de sa mère adoptive. Dans le triomphant égoïsme de son éclosion d'amour elle oubliait les blessures de la séparation, effaçait de sa mémoire les souvenirs du passé, intrônait l'amour nouveau sur les feuilles mortes des tendresses anciennes. Comment n'avait-elle pas songé que sa tante, sa maman, allait souffrir... Certes, Albane depuis longtemps entrevoyait la future séparation, mais elle pensait peu à peu être accoutumée à cette idée du mariage de son enfant, par une préparation lente, progressive, sans secousse... Et voici que le coup lui arrivait brutal, en plein cœur !

C'en était donc fait !... Sur son rêve de femme jadis écroulé, elle voyait s'amonceler les ruines de sa tendresse de mère, de la suprême affection dont elle avait fait sa vie... Cette enfant façonnée de ses sacrifices et de son amour, partait joyeuse, aux bras d'un étranger, d'un officier qui, par sa situation même, la rapprochait encore de la femme du colonel, par sa vie nomade la séparait du nid natal... Oui ! c'était fini ! Germaine était bien perdue pour elle !

V

Seule, encore diminuée dans les plis rigides de ses vêtements de deuil, Mlle d'Oussoy était revenue à ses pauvres, mais combien différente du temps où la jeunesse laissait en elle germer l'espérance... L'aumône tombait de sa bourse, mais sa bouche muette ne savait plus les mots qui consolent... Elle passait silencieuse et glacée... Quand une voix s'enhardissait à lui demander des nouvelles de la jeune et jolie demoiselle dont elle était accompagnée naguère, Albane détournait la tête, s'éloignait d'un pas hâtif. La parole semblait s'être noyée dans le naufrage de son cœur.

Et les nouvelles du jeune ménage tombaient dans le vide de son âme comme les pierres dont l'écho de la chute dénonce la profondeur de l'abîme. Germaine maintenant était mère ; elle appartenait de plus en plus à d'autres qu'à la délaissée ; elle vivait pour l'amour du mari et de l'enfant.

Cependant l'ancienne tendresse somnolait en elle. Sa tante restait à son cœur la mère adoptive, l'être de bonté à qui elle gardait sa foi.

Mlle d'Oussoy rentrait de sa tournée quotidienne. Dès le seuil de la vieille maison, une silhouette, si longtemps connue et toujours regrettée, s'offrit à elle, s'avança un enfant dans les bras.

La campagne de Madagascar était résolue. Un tirage au sort dans les régiments de France avait élu les compagnies du corps expéditionnaire. Le jeune capitaine Cermon de Borodino était désigné pour la gloire.

Fille et femme de soldats, Germaine cabrait sa fierté pour masquer ses alarmes. Mais son cœur douloureux se jetait à l'affection sûre de son enfance ; à l'heure de l'épreuve elle se réfugiait près de sa tante, seul abri apaisant pendant le cruel exil.

Epreuve plus âpre encore pour Albane. Sur la joie éphémère de reconquérir sa fille d'adoption, avait surgi une rancune jalouse... Chaque mot, chaque angoisse, chaque espoir révélait la suprématie conquise par l'homme dans le cœur de Germaine. Sans cesse le nom de Paul émaillait ses confidences, tantôt dans la mélancolie de l'absence, tantôt dans les remembrances de la douce intimité interrompue.

— Et si Paul ne revenait pas ?... »

Albane, à cette pensée jaillie en elle, s'effara... puis cria d'angoisse... Était-il possible qu'une telle tentation souillât son âme ?... Elle, elle, être effleurée de l'abominable égoïsme d'une si odieuse espérance ?... Oser entrevoir sa joie dans la douleur de son enfant ?... »

Elle s'humilia devant Dieu, pria... »

La coupable pensée la hantait toujours... »

Et l'ironie implacable des choses s'ingéniait à vouloir réaliser l'horrible rêve. Des nouvelles arrivaient. Malade, le capitaine Cermon avait dû être évacué sur l'hôpital de Majunga.

Malade !... Ce mot venu de là-bas se répercutait en écho sinistre. Chaque jour plus longues les listes se déroulaient en litanies mortuaires... Sous le climat de l'île lointaine, malade, c'était déjà presque être mort.

Mlle d'Oussoy était torturée d'un indéfinissable remords. Le désir énergiquement rejeté sans doute, mais né en elle, lui apparaissait fauteur du mal qui, là-bas terrassait l'officier... Oh ! s'il succombait ! Elle se croirait son assassin !... »

En sanglots, prostrée devant son crucifix, Albane cria sa misère : — Seigneur, châtiez-moi ! Prenez ma vie, mais épargnez celle de l'homme qu'Elle aime !... »

Brisée par les affres de telles luttes, Albane s'alita. Dieu l'avait-il entendue ? Ses forces défaillantes, toutes nerveuses, l'abandonnèrent dès que l'action ne la soutint plus.

Elle espéra en sa fin, la vit venir, rassérénée.

Le prêtre quittait la chambre ; il laissait derrière lui l'apaisement des mots de pardon, la puissance des gestes purifiants des sacrements suprêmes.

Au chevet de la mourante, Germaine sanglotait.

Albane ouvrit les yeux illuminés de la lumière intime que rayonnait son âme délivrée. Sa main errante attira le front de son enfant près de ses lèvres : et le suprême souffle, dans le dernier baiser, murmura :

— Ne pleure pas... Dieu me prend... Lui est sauvé !...

GEORGES DE LYS.

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOIJARD

(Suite)

— Pourtant, mon cher lord, si le prétexte de cette équipée eût été seulement avouable, comment Florence, en partant, ne vous l'eût-elle pas dévoilé ? Elle pouvait écrire... vous dire pourquoi elle partait, où elle allait. Quoi que vous en disiez, elle est votre pupille et vous devait au moins cette déférence.

— Ce silence mystérieux m'a étonné d'elle, si confiante, reprit Noll, pensif. Quand Archie m'a conduit dans cette chambre vide, si triste, j'ai vu le secrétaire ouvert, l'encre et la plume sur la tablette. Cela m'a frappé tout d'abord, et Ethel Stone comme moi. Nous avons pensé qu'il y avait une lettre, mais nous avons cherché partout vainement.

Par un geste presque inconscient, la main de Gérald se posa sur la petite poche de son veston, qui avait contenu la missive de Florence, comme si elle y eût été encore et qu'il eût voulu la cacher ; et dans l'esprit subtil de Maud, à laquelle rien n'échappait, un soudain rapprochement se fit entre ce mouvement effaré, la lettre, mise en pièces sur la route de Dorset-Hill, et la brusque incartade faite à ce même endroit par Fergus, malmené sans rime ni raison.

Elle vit le jeune homme au supplice, et, quoique au fond elle s'en divertit un peu, bonne âme, elle s'empressa de lui venir en aide.

— Il est possible qu'en effet Florence ait eu la pensée d'écrire, puis qu'elle se soit trouvée embarrassée pour le faire, dit-elle, avec un sourire ambigu. Après ses belles protestations, il lui était sans doute difficile d'avouer que le fardeau de la reconnaissance lui pesait et qu'elle reculait devant la somme des engagements pris...

— Il faut juger cette faiblesse avec indulgence, mon cher Noll... appuya docement lady Helen... Vous avez un si grand cœur ! La pauvre petite Flor est bien jeune... ; à vingt ans, on s'effare aisément de la perspective des austères devoirs d'une vie de dévouement, de sacrifices...

D'un geste fatigué, lord Ruthwen arrêta ce flux de paroles, cruellement maladroitement, dont chacune, ainsi qu'un dard envenimé, exaspérait la blessure vive de son cœur.

— Je me sens très las, murmura-t-il avec effort, et, puisque vous ne pouvez me fournir aucun éclaircissement, Gérald...

A ce congé, très explicitement donné, le jeune homme se leva avec empressement. Les deux dames l'imitèrent.

— Pardonnez-nous, mon cher Olivier, cette visite indiscreète en pareille occurrence, minauda encore la châtelaine de Dorset-Hill. Nous ne pouvions prévoir l'événement, qui vous bouleverse si péniblement. Soyez assuré, du moins, que notre sympathie...

Maud en entraînant sa mère, Gérald en laissant retomber la lourde portière masquant la porte, mirent un terme au discours prolix qui achevait d'exécuter le pauvre Noll.

Le cadet de Kilmore, très troublé, avait hâte de s'éloigner de son frère, de secouer la contrainte qui, durant le brûlant entretien, avait pesé sur lui, et de ressaisir son habituel sang-froid.

Dans le hall, lady Helen accrocha Ethel Stone qui errait comme une âme en peine, et dont les yeux au seul nom de Florence, se changeaient en deux sources intarissables.

A l'encontre de celui d'Olivier, le chagrin de la vieille fille était bruyant et expansif ; aussi lady Dorset trouvait-elle à l'occasion de donner carrière à son éloquence consolatrice.

Tandis qu'elle accaparait l'explorée Ethel Stone, avec l'arrière-pensée de tirer d'elle quelque renseignement inédit sur la mystérieuse

disparition de Florence, Maud ouvrait, d'une main délibérée, la porte vitrée de la véranda.

— Un tour de parc ne vous tente-t-il pas, après cette séance énergente ? demanda-t-elle, en se retournant à demi vers le jeune homme.

Il acquiesça, d'un signe de tête, à la proposition de la jolie miss ; et bientôt ils se trouvèrent, tous deux, dans la grande allée, tant de fois parcourue par Noll et Florence, qui conduisait à la grande pièce d'eau.

L'air froid et pur, qui avivait encore l'éclat du teint de la coquette Maud, causait à Gérald une intense sensation de bien-être. Il respirait plus à l'aise que dans l'atmosphère alourdie du salon, sous le regard inquisiteur de Noll.

Maud et lui marchaient d'un bon pas ; ils eurent bientôt atteint l'anse gazonnée où, d'ordinaire, s'ébattaient les cignes et se balançaient les embarcations. Mais celles-ci étaient bloquées par les glaces dans leur abri couvert, et les oiseaux frileux se tenaient cachés au fond de la cabane rustique élevée pour eux, sur pilotis, au milieu des roseaux. Les eaux elles-mêmes demeuraient captives, immobilisées dans leur prison de cristal, sous la transparence de laquelle ne tremblait aucune algue, que n'effleurait l'aile d'aucun insecte.

— C'est triste, l'hiver ! murmura Gérald avec un soupir.

— Bah ! ses plaisirs ne ressemblent pas à ceux de l'été, voilà tout. Moi, je vous assure que je m'amuse également en toute saison.

— Vous êtes douée d'un heureux caractère.

— Ma foi, je prends les jours comme ils viennent et les événements tels qu'ils se présentent.

— Les bons et les mauvais avec la même philosophie ?...

— Pas tout à fait. Je tâche d'oublier les uns, le plus vite possible, et de profiter des autres pour le mieux.

— J'envie cette agréable insouciance.

— *My God* ! quel accent mélodramatique. On jurerait, lord Gérald, que les "black butterflies" vous persécutent. Dans quelle catégorie d'événements rangez-vous donc la déroute de cette romanesque Florence ?... Il me semble pourtant qu'elle sert merveilleusement vos desseins, et, ce matin même, tandis que vous patiniez avec tant d'entrain, il n'y avait pas une ombre sur votre front.

— Ce matin ?... mais, ce matin, tout le monde à Kilmore ignorait...

Le rire cristallin de la blonde Maud éveilla les échos endormis du parc, et alla troubler les cygnes craintifs dans leur nid d'herbes sèches et de duvet.

— Tout le monde à Kilmore ?... oh ! vraiment, tout le monde, sans aucune exception ?...

— Miss Dorset, je ne comprends pas... mais que croyez-vous donc ?

Une rougeur violente empourprait jusqu'à son front et il serrait les poings comme s'il eût voulu, d'un seul coup, en pulvériser sa fragile interlocutrice.

— Lord Gérald, poursuivit celle-ci, de son même ton de persiflage tranquille, je serais curieuse de savoir ce que vous avez fait de la lettre laissée par votre cousine Dally, dans son secrétaire ouvert, pour lord Ruthwen ?...

De pourpre qu'il était, le cadet de Kilmore devint blême.

— Qui vous a dit ?...

Il se mordit les lèvres et reprit précipitamment :

— Je vous jure !...

— Bon, fit-elle très gaie toujours, vous mentez bien mal, mon pauvre lord. Et vrai, avec moi ce n'était pas la peine. Pensez-vous que je vous trahisse ? Dans quel intérêt irais-je conseiller à votre frère aîné d'envoyer relever, pour les étudier, certains fragments de papier à lettre épars à plusieurs milles d'ici, sur le chemin de Dorset-Hill ? Le vent ne les a pas encore dispersés ; la pluie n'a pas encore effacé la fine écriture qui les couvre et que, sans doute, lord Noll et vous connaissez bien. Mais qu'importe, puisque je n'ai nulle intention d'en parler.

— Miss Maud Dorset, sourit Gérald avec un ironie un peu forcée, vous avez l'imagination fertile...

La jolie blonde releva la tête et fronça légèrement le sourcil.

— Lord Gérald, dit-elle d'un ton plus sérieux, si Florence Dally, qui vous gênait fort, a dû s'éloigner de Kilmore-Castle où sa présence était préjudiciable à vos intérêts, j'ai aidé pour une bonne part à l'obtention de ce résultat... Et il me semble que vous pouvez témoigner plus de confiance à une...

— Une complice, murmura Gérald amèrement.

— Fi ! le vilain mot... une alliée, voulez-vous dire ? une alliée dont vous reconnaissez mal le concours et le dévouement ? une alliée loyale, qui tout à l'heure encore vous a tendu la perche, quand vous barbotiez d'une façon si lamentable devant lord Ruthwen. Vous avez réellement failli vous trahir. On eût dit que des remords vous persécutaient.

— Je voyais Noll si désespéré !

— Il se consolera, et l'interessante Florence aussi.

— " Il n'est point ici-bas d'éternelle douleur, " a dit le poète. D'ail-

leurs votre cousine est partie librement. Et quant à cette malheureuse lettre... subtilisée, mon Dieu ! il en est tant qui s'égarèrent par le seul fait du hasard !

Gérald sourit, d'un air contraint.

—Vous plaidez si bien ma cause contre moi-même, que vous seriez, ma parole ! capable de me convaincre !

—Je voudrais vous voir au-dessus des petits scrupules qui troublent les âmes faibles. Journallement, pour des motifs moins légitimes que la défense d'un héritage de famille, il se commet de ces peccadilles dont les auteurs ne se considèrent pas, pour cela, comme des criminels.

Au contact de cette facile indulgence mondaine, Gérald Ruthwen reprenait peu à peu son assurance ; il revint plus libre d'esprit vers le manoir, d'où lady Helen rappelait sa fille pour le départ.

Il était très reconnaissant à miss Dorset de l'adresse avec laquelle elle l'avait relevé à ses propres yeux, et ce fut d'un mouvement plein de gratitude qu'il serra les petits doigts qu'elle lui tendit, après qu'il l'eût aidée à se mettre en selle.

—Mamma, dit Maud, quand elles eurent franchi la grille du parc, d'où le jeune homme les saluait encore de la main, je crois que voilà lord Gérald assuré de l'héritage de Kilmore.

—Ce sera un très beau parti, murmura lady Dorset, pensive. Y avez-vous pensé, Maud ?

Les paupières de la gracieuse amazone s'abaissèrent sur ses yeux de pervenche.

—Yes, my dear mother, répondit-elle avec un sourire réfléchi.

Assise près de la fenêtre, dont elle a relevé les rideaux afin de ne rien perdre des dernières lueurs du jour décroissant, Florence, penchée sur un métier à broder, parsème de la mousse légère des étamines d'or le calice entr'ouvert d'une églantine.

La branche, qui naissait à peine sous ses doigts lorsqu'elle a pris place devant son métier, il y a quelques heures, est presque terminée maintenant.

Elle court, légère, ondulante et gracieuse, sur le blanc satin d'une étoile, le rose vif de ses boutons, celui plus pâle, presque mourant, des pétales prêts à s'effeuiller s'enlevant en relief sur la teinte plus sombre du feuillage et des tiges épineuses.

—Ma mignonne, vous avez des doigts de fée. et notre cher curé sera bien content d'étréner dimanche son bel ornement neuf ; mais vos yeux doivent être fatigués, et je demande grâce pour eux.

La douce main de Mme Guéthary se pose sur le métier, qu'elle éloigne de la jeune fille.

Docile, celle-ci range dans leur boîte ses écheveaux de soie, ses ciseaux, ses aiguilles ; elle recouvre d'un papier léger, puis d'un linge fin, son délicat ouvrage et se lève avec un soupir.

—Amie Angélique, j'aurais pourtant bien voulu tout finir ce soir... et je n'étais point lasse... C'est si bon le travail !...

Elle prononça ces derniers mots d'un accent passionné !

Oh ! le travail, comme elle l'aime ! Avec la prière c'est son grand réconfort ; la suprême diversion quand elle cherche à écarter de son esprit les souvenirs obsédants de personnes et de choses auxquelles elle ne veut pas penser.

La sonnerie de la pendule qui tinta, claire, au-dessus de sa tête, la fit tressaillir.

—Cinq heures déjà !... et la lecture de cette pauvre Sophie que j'ai oubliée.

—Je viens de la faire, dit doucement Mme Guéthary ; ainsi ne vous désolerez pas, elle n'a pas eu le temps de la réclamer ; d'ailleurs, elle devient si patiente que cela m'inquiéterait presque.

—Vous ne la trouvez pas plus souffrante ?

—Non, quoique ses douleurs se soient réveillées depuis deux jours. Mais sœur Saint-Paul ne trouve rien d'anormal à cette crise, qui coïncide avec une période d'humidité du temps.

Flor soupira encore. Cette remarque de la sœur de Bon-Secours qui soigne Mlle d'Yzor, elle l'a entendu faire, bien souvent, par le docteur Mathon...

Et elle pense que ce mars presque gai, tiède et doux relativement sous les ombrages d'Arcachon, mais si brumeux et si froid à Kilmore, doit exaspérer aussi les souffrances physiques d'Olivier Ruthwen.

A sa souffrance morale, elle n'ose songer. La sienne est encore si poignante ! et elle sait bien que, pas plus qu'elle, Noll n'a oublié.

Elle ignore pourtant tout de sa vie, maintenant.

Celle qu'elle mène à Arcachon est très unie matériellement, mais par cela même, monotone et un peu triste.

Mlle d'Yzor, dont la santé, si robuste naguère, paraissait défier toutes les atteintes de l'âge, dont l'activité eût semblé ne pouvoir s'accommoder d'une heure d'immobilité, avait été frappée d'une attaque de paralysie peu de temps après l'arrivée de Florence, et depuis ne bougeait plus de sa chambre.

Tout d'abord, avec la conscience de son triste état, lui était venu un profond désespoir. Elle, la cheville ouvrière de la maison ; elle, l'indispensable, l'autoritaire, la Grande Mademoiselle enfin ! n'être

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

plus qu'une pauvre chose inerte qui ne pouvait lever un bras sans l'aide de quelqu'un !... Jamais elle ne s'en consolait !

Elle s'en consola cependant. Peu à peu ses révoltes s'apaisèrent sous les douces et réconfortantes exhortations de son vieux curé et de la sœur Saint-Paul, sous les tendres caresses de Mme Guéthary et de Florence, qui se multipliaient pour la distraire.

Elle se résigna, et même reprit son entrain, sa vivacité. Elle recommença à gourmander Mélanie, à se disputer avec Julie, à taquiner la bonne Angélique et à gâter Florence. Elle lui faisait bouleverter ses tiroirs les plus secrets pour y découvrir des bibelots anciens et précieux, enfouis là comme des trésors, dont ils avaient d'ailleurs la valeur ; puis, quand la jeune fille s'était extasiée devant eux :

—C'est pour toi, lui disait-elle. Es-tu contente ?

Et comme Flor souriait, en l'embrassant comme remerciement, elle était, elle, enchantée.

—Ma mignonne, dit Mme Guéthary, quand Florence eût rangé à leur place habituelle son métier et ses menus instruments de travail, je vais être absente le reste de la soirée. On est venu me dire que le père Dubet, le pêcheur de la Grande-Côte était très mal, et ne voulait pas se confesser. C'est un vieux mécréant, mais il m'écoutait quelquefois. J'y vais voir. J'emmenè Mélanie ; Julie a les ordres pour le dîner, et Sophie a tout ce qu'il faut. Ah ! ma petite Flor, vous guetterez le passage du facteur ; j'ai écrit tantôt ces quelques lettres, il les emportera.

Elle partit, infatigable, de sa tournure leste encore, bien que sa tête blanche s'inclinât vers la terre, et que ses épaules fussent bien courbées maintenant. Sur ses pas trottaient Mélanie, chargée d'un petit panier, par le couvercle entrebâillé duquel on apercevait le goulot poussiéreux d'une vénérable bouteille.

La cave des vieilles dames n'avait guère d'autre destination.

Bien que Mme Guéthary eût dit que Mlle Sophie n'avait besoin de rien, Flor monta un instant dans la chambre de la malade, dont le visage s'éclaira lorsqu'elle la vit entrer.

—Qu'est donc devenu tout aujourd'hui mon rayon de soleil ? demanda-t-elle. Angélique m'a dit, cette après-midi, que tu travaillais comme une mercenaire.

—Une mercenaire du bon Dieu, alors !... J'ai presque fini mon étoile.

—Et tu as oublié mes *Annales de la Propagation de la Foi*... Bon ! Je ne te mangerai pas pour ça. Angélique t'a remplacée... Tiens, puisque te voilà, prépare-moi donc des matériaux pour ma *pitouille*. et redresse un peu mes oreillers qui dégringolent.

Florence l'arrangea avec mille précautions délicates et tendres ; puis elle posa sur le lit, à sa portée, les bandes de tricot usé, de lainages élimés que, de ses doigts incertains, la vieille demoiselle parfilait avec un extraordinaire patience, depuis qu'une légère amélioration lui permettait quelques mouvements des mains.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, le 29 avril, un magnifique feuilleton, plein d'émouvantes scènes, de la plus irréprochable moralité, de la plume de Raoul de Navery. Ce roman sera supérieurement illustré.

CHOSSES ET AUTRES

POURQUOI SOUFFRIR ?

Lorsque le *Baume Rhumal* est à portée de votre main. Il guérit non seulement les affections passagères, mais aussi les maladies chroniques comme l'asthme, le catarrhe etc.

— Cette année la mode est aux dentelles, aux Malines, tulles, chiffons, mousselines, plus qu'elle ne l'a jamais été peut-être. La mode sera encore aux transparents de soie sous de larges volants bien assortis.

PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES

Pour guérir la toux et la bronchite, il ne suffit pas de faire usage du meilleur remède, tel que le *Baume Rhumal*, par exemple ; il faut aussi prendre les précautions hygiéniques indispensables en pareil cas. Il faut se vêtir convenablement pour la saison et éviter les refroidissements ; dans ces conditions, vous vous guérirez infailliblement en faisant usage du meilleur remède contre la toux, le *Baume Rhumal*.

IMMENSE SERVICE RENDU A L'HUMANITÉ !

LISEZ, MESDAMES !

Il est malheureusement trop vrai que le "Beau Mal" rend la femme impropre aux travaux du ménage ; qu'abandonné à lui-même, il a une marche progressive et fatale vers un état d'aggravation qui en fait une véritable infirmité ayant un retentissement sur les fonctions les plus importantes de l'organisme ; qu'à cette époque, la malade, que la menace d'une complication grave et peut-être mortelle tient constamment en émoi, voit s'affaiblir son énergie morale, aussi bien que ses forces physiques.

Toute femme atteinte de "Beau Mal" est donc dès ce jour atteinte de diminution physique et menacée d'un supplice de chaque jour qui doit durer jusqu'à la mort.

Jusqu'à ces dernières années, il était impossible d'obtenir la cure radicale du "Beau Mal", mais maintenant le remède existe et c'est au Dr. J. Larivière de Manville R. I. que revient l'honneur de cette immense et bienfaitrice découverte qui est, sans conteste, le plus grand service rendu durant ce siècle, à l'humanité souffrante.

Pauvres malades, qui souffrez de cette terrible maladie, recourez sans délai au fameux spécifique du Dr. Larivière : *Le Régulateur de la Santé de la femme*.

Il vous guérira comme il en a guéri des milliers et des milliers d'autres !

Prix \$1.00 dans toutes les pharmacies. Ou écrivez au Dr. J. Larivière.

REMEDE CONTRE L'ASTHME

Ceux qui souffrent de l'asthme ne doivent plus abandonner leurs affaires, négliger leur maison et garder le lit pour être guéris. La nature a produit un remède végétal qui guérira pour toujours l'asthme et toutes les maladies des poumons, des voies respiratoires et des bronches. Ayant éprouvé son extraordinaire pouvoir de guérison, avec quatre-vingt-dix pour cent de guérisons complètes, et désirant soulager la souffrance, j'enverrai sans aucune rémunération à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la consommation, du catarrhe, de la bronchite et de toutes maladies nerveuses, cette recette en français, en allemand ou en anglais et les indications exactes sur la manière de préparer ces remèdes et de s'en servir. Envoyez par poste votre adresse avec un timbre mentionnant ce journal. W. A. NOYES, 920 Powers block, Rochester (N. Y.).

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St. Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LE PLUS GRAND FRANÇAIS DE CE SIECLE

Parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, celui qui occupe le premier rang est certainement Pasteur. Ses travaux sur les fermentations et les microbes (petits êtres vivants, plusieurs engendrant des maladies) ont complètement bouleversé la science, et toutes les classes de la société en ont retiré des avantages inappréciables. Ses découvertes ont sauvé nombre

Mlle HELENE DEMERS

Sa guérison cause tout un émoi ! Ses amies croyaient qu'elle allait mourir

Elle ne peut faire assez de louanges du remède qui l'a sauvée. — Elle voudrait que toutes les jeunes filles pâles, faibles et nerveuses suivent son exemple

Qui ne peut décrire les souffrances endurées par si grand nombre de jeunes filles qui agonisent du mal de tête et souffrent presque continuellement de douleurs dans le dos, les côtés et tous les membres ? Seules, celles qui sont dans ce triste état peuvent dire les tortures causées par les faiblesses féminines. Une femme ne devrait pas souffrir plus longtemps, elle ne devrait pas rester ainsi dans cet état de faiblesse, car il y a un remède sûr et infaillible pour elle. Qui que vous soyez ! Quelque soit le genre et la gravité de votre maladie, que vous ayez pris déjà de tous les remèdes, que vous soyez découragée et n'ayez plus de confiance en rien, prenez tout de même les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites en un essai et vous verrez la fin de tous vos maux. Lisez le témoignage d'une jeune fille qui raconte elle-même sa guérison : " Pendant deux ans, ma vie a été un long martyre. " J'avais tellement mal à la tête que parfois je croyais en mourir. Je passais des journées à crier. Je souffrais aussi de débilité générale, faiblesse féminine, douleurs dans le bas corps. Je me fis soigner par plusieurs médecins, mais comme j'étais toujours pareille, je n'achetai des Pilules Rouges du Dr Coderre et commençai à en prendre. Ce n'est pas croyable, car elles m'ont non pas soulagée pour un moment, mais parfaitement guérie. J'étais pâle et chétive, aujourd'hui je suis grasse et rougeaude. Mes amies sont toutes émerveillées de me voir si bien pleine de santé et d'énergie. J'ai conseillé à plusieurs jeunes filles souffrantes de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et chaque fois que j'en aurai l'occasion, je les remercierai encore, car c'est mon opinion qu'il n'y a pas au monde un remède comme celui-ci pour les femmes malades." Mlle Hélène Demers, 30 rue Mangon, Cohces, N. Y.

Des témoignages comme ceux-ci devraient encourager toutes les femmes à ne pas différer plus longtemps mais de prendre immédiatement les Pilules Rouges du Dr Coderre. Tous les témoignages que nous publions sont vrais. Ils nous sont envoyés par les personnes guéries avec leur portrait afin de prouver leur recon-



Mlle HÉLÈNE DEMERS

naissance envers un remède qui les a guéries et aussi afin de donner à tant de pauvres femmes souffrantes le moyen de guérison à leur portée.

Aucune autre médecine n'a obtenu un succès aussi éclatant que les Pilules Rouges du Dr Coderre—elles sont le plus grand et le plus étonnant triomphe médical, elle guérissent en attaquant directement à la racine du mal. Elles sont le spécifique par excellence pour guérir la leucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, mal de cœur et nausées, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, de côtes, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, ner-

vosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidure des pieds et des mains, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice et prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent de la force, de la vigueur et de l'éclat aux yeux, elles rendent rougeaudes.

Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Ecrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au : DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No 274 rue St-Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. Consultations gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

d'industries menacées de destruction, entre autres, l'industrie des vovs à soie, menacée par un parasite et sauvée par une de ses découvertes.

Le phylloxera (un insecte) qui détruisait les vignes, en France, est forcé de céder le pas à une autre découverte de Pasteur. Dans ces deux seuls industries, les pertes évitées à la fortune publique se chiffrent par millions. Il n'est pas de classe de la société à qui l'illustre Français ait rendu de plus grand services qu'aux malades. En effet, les travaux de Pasteur ont créé l'antiseptie, la science qui rend facile la guérison de la rage de la diphtérie et nombre d'autres maladies qui déciment le genre humain. L'antiseptie a complètement révolutionné la pratique de la médecine et de la chirurgie ; grâce à cette nouvelle science, aujourd'hui, les chirurgiens et les médecins font presque des miracles.

Un pharmacien de cette ville, M. J. E. W. Lecours, est agent pour un remède préparé d'après la méthode antiseptique qui, appliqué à la guérison des maladies de la peau, fait des merveilles. Nous voulons parler de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau, remède infaillible contre les maladies de la peau en général et du Rifie en particulier.

Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. Ce remède est absolument inoffensif et guérit en quelques jours, le rifie, le mal de barbe, les plaies, l'eczéma et toutes les maladies de la peau. S'il se présente un cas où la Pommade Antiseptique du Dr Rameau ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent, sur preuve suffisante. Cette préparation est envoyée par la poste sur réception de \$1.00. S'adresser à la Pharmacie Lecours, 370 rue Craig. Mentionnez *Le Monde Illustré*.

L'Exposition de 1900

Tout le monde ne peut se payer le luxe d'un voyage à Paris en 1900. Aussi une publication hebdomadaire paraît sous ce titre "L'Exposition de 1900" et se terminera au mois d'Octobre de la même année. Cette publication sera une revue ou pour mieux dire une Encyclopédie du siècle. On y trouve agréablement représentée au jour le jour, la marche de l'édification de toutes les constructions et de tous les palais, on y verra fidèlement reproduit tout ce que contiendra l'Exposition. Elle expliquera la marche et le développement de l'industrie, le progrès de la science la transformation de l'art naval et militaire etc. etc.

Une magnifique médaille en bronze est donnée gratuitement à tout acheteur de l'Exposition de 1900. Cette médaille représente à sa face une femme personnifiant l'univers regardant se lever le Siècle qui commence. Au revers sont réunis les dévoués, le progrès tels que le téléphone, l'électricité, la chimie, la marine la photographie les rayons X etc.

Tout cela pour la modique somme de 15c. par semaine. S'adresser à la librairie Fauchille 1712 rue Ste Catherine Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet
20 années chef du département des accords à la maison L. F. N. Pratte & Cie
S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame.
PHONES : Bell Main 1850 ; March. 457.

...TRAITEMENT DOMESTIQUE... Corsets...
Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces ; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que j'en ai jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. K. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

C. J. GRENIER
2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle.
Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.
En vente à la librairie Fauchille.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

J. A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresses: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. MoGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de
Chapeaux!

Chapeaux dur et mou
depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour
faire les chapeaux de Soie
et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LAPRES & LAVERGNE
Photographes
No 300 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743 EST 1265

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, C.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une obole, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$6.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1888, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

En prix spécial aux Communautés

80-11-07

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

12955

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

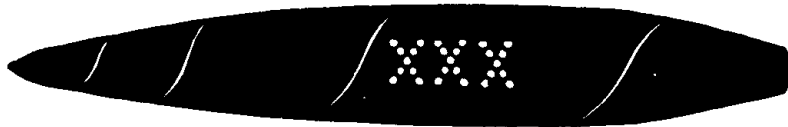
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an 5 mois 3 moi		
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger....	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

MALADIES DE LA PEAU

Riffo, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie de l'efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riffo de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc. avec les **PILULES ANTONIO** toniques dépuratives, reconstituantes. 2fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,234

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Bonfret, Paris, France.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Always sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers **MUNN & Co. 361 Broadway, New York** Branch Office, 205 W. Washington St. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie envois. Ces gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

50, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement. Sous conviendrait qu'il est en même temps le plus riche en littérature dans et le meilleur marché entre tous.